

**CHAPITRE VII**

**FLANERIE**

**AU**

**CENTRE VILLE**

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

### FLANERIE AU CENTRE VILLE (Suite)

**A**u bas de la rue Pasteur, nous aboutissons au bord de la Bienne que nous suivons en remontant le quai Jobez en direction du sud. Comme celui des Morel est lié à l'origine de la ville, le nom des Jobez est attaché à cette artère qu'ils ont fréquentée du temps des forges et des moulins établis au milieu du bourg naissant. Claude Etienne, Alphonse et Emmanuel Jobez méritent un bref retour sur leur vie et leurs réalisations dans le canton.

### Les JOBEZ de MOREZ

**N**ul ne peut prétendre être Morézien s'il ne connaît pas le Quai Jobez dans sa longueur, le château sur les hauteurs du bourg et la dimension exceptionnelle de ces notables et entrepreneurs, héros et hérauts du Haut Jura et en particulier de la ville de Morez. Certes, le volume des affaires brassées par la dynastie concerne principalement le secteur champagnolais où les largesses sociales d'Alphonse Jobez éclipsent la grandeur de Claude Etienne, son grand père, à l'origine de l'Hôpital de Morez et la profondeur d'esprit du poète, Jean Emmanuel, instigateur de la construction de l'église de la localité.

Nous nous référons pour l'essentiel à l'ouvrage balzacien sur les "Jobez" de Annie Gay, historienne de Besançon, aux données produites par "l'Association des Amis des Forges de Syam" et aux aimables indications de Viviane Monnier, marquise de Labriffe, qui consacre son temps à la perpétuation de la mémoire de sa famille. Le cadre de notre narration est positionné sur la vallée de Morez, où l'incursion des Jobez mérite d'être mise en relief, eu égard à la saga des maîtres des forges, centrée sur Syam et Baudin.

La chronologie des événements est restituée au fil des deux derniers siècles, en écho aux tumultes des clouteries et des fabriques d'horloges, et au roulement lancinant des eaux tumultueuses de la Bienne éternelle.

Sans nul doute, les Jobez viennent de loin, mais étrangement et comme les Morel, les Bailly et les Girod, leur origine se perd dans la nuit du passé sur les pentes qui surplombent Morez. Et en particulier de Bellefontaine, lieu mythique d'où surgissent des pionniers et des bâtisseurs remarquables pour leur audace et leur esprit d'entreprise. Que l'on juge dans les lignes suivantes la foule des exploits et réussites de la famille !

Déjà, en 1555, Louis Jobez acquiert une partie de l'installation de Pierre Girod du Bas de Morez. Délaissant les plantes aquatiques et les prêles des marais, les descendants et les collatéraux perpétuent l'ambition de leurs aînés. L'ancêtre dit "Petit Claude" épouse une Perrette Morel, sans fortune, mais les gènes de la branche favorisent l'éclosion de l'arbre des futurs maîtres des forges de la contrée. Le fils du couple, "Grand Claude Jobez", s'est installé sur l'Évalude.

Le successeur Joseph, possède déjà de nombreuses terres échelonnées le long du torrent où son premier fils, Jean Claude Jobez, acquiert le droit d'établir un rouage. La descente du ruisseau est le début...d'une ascension spectaculaire de la famille. Nous sommes en 1747. Bien qu'il soit encore qualifié de laboureur en 1775 dans "*la table des partages du contrôle des actes*", il apparaît comme horloger à Morez en 1764. Son exploitation est

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

entourée des clouteries, scieries et autres forges des Girod, des Morel encore acensés à leurs aïeux par les moines de l'Abbaye sanclaudienne. Ainsi que le montre la généalogie des Jobez, les frères de Jean Claude dont Claude Joseph, et ses neveux convolent avec des filles Perrad, Girod, Morel, tous forgerons et horlogers artisans établis sur la Bienne.

Le Grand Claude Jobez cité plus haut était lui aussi horloger paysan. Il avait épousé Jeanne Chevassus, fille de Philippe... et de Claude Girod de Morbier. Les courtes distances favorisent les rapports et les ententes ! À l'instar de tous les voisins, le va-et-vient des hommes et des mouvements d'horloges entre la cité naissante et le hameau d'en haut alimente les maîtres horlogers. Ceux-ci confient aux ouvriers des champs, les travaux de polissage manuel des cages qu'ils remontent avant de les livrer par tous les temps, et principalement en hiver. Très vite, le Grand Claude endosse la tenue du colporteur, franchissant par monts et par vaux, les cols enneigés et les vallées verdoyantes du Jura, parcourant les foires et les marchés, visitant les demeures des riches bourgeois, proches et lointaines, enrichissant peu à peu sa famille au cours des années.

En 1778, les Jobez obtiennent le renoncement des droits de mainmorte des chanoines de Saint Claude. Cette liberté a coûté cher, mais rapporte l'autorisation de vendre et de transmettre ses biens aux héritiers, de circuler sans la crainte du droit d'échute. Autant d'atouts acquis avant bien d'autres bénéficiaires et mis à profit pour stimuler leur génie industriel et commercial, caractéristique de cette grande dynastie. La simple citation des étapes marquantes qui jalonnent l'itinéraire des descendants suffit à se convaincre de leur grande force de caractère et de leur sens politique hors du commun.

En 1776, les deux fils Joseph Alexis et Claude Etienne, le plus féroce en affaires, sont associés avec leur père Jean Claude et font fructifier leur commerce d'horlogerie le long de la route de Genève. Déjà l'année précédente, Claude Etienne avait convenu d'un pacte de sept années avec Laurent Bailly Maître des Chalettes, pour vendre ensemble des comtoises dans le pays. Car le commerce de l'horloge prend de l'ampleur. L'atelier d'émaillage de cadrans sur cuivre est implanté de concert avec les activités de leur allié, le maître de forges Alexis Perrad. Celui-ci est déjà propriétaire de l'usine de fil de fer des Lamartine. Le rapprochement s'avère fructueux. Il propulse l'entreprise sur le chemin de l'opulence. La grande maison cossue sert de vitrine où les clients et associés sont reçus comme les notables savent le faire. Des alliances se forment, des mariages se célèbrent et la valse des fortunes donne des ailes aux talentueux continuateurs de la dynastie. Joseph Alexis, affranchi de la mainmorte, quitte la famille et installe un commerce d'horlogerie à Poitiers.

Quant à Claude Etienne, marié en 1775 avec Jeanne Marie Benoît-Clément et bientôt père de trois enfants, il devient un homme d'affaires influent et redoutable. Les souches anciennes du bourg recherchent des

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

alliances avec les puissants Jobez. Les mariages de sa sœur Marie Thérèse avec Marc Joseph Morel en 1770 et de son cousin Alexandre avec Jeanne Marie Morel l'année suivante sonnent le début de l'épopée des "seigneurs de la vallée". Or les Morel sont partout, et en particulier aux forges de Châteauvillain (Bourg de Sirod) où Claude Joseph Morel exploite l'usine du comte de Watteville. En 1785, un acte de société "Morel-Jobez" est signé entre les deux amis, un tiers à Jobez, deux tiers à Morel. Il marque toutefois l'arrêt des investissements industriels sur le site de Morez.

En 1794, Claude Etienne prend possession du moulin de Baudin (Sellières) où il peut construire un haut-fourneau. Tout cela pendant la période de la Terreur. Il faut des fers, de la fonte pour fournir les fusils, les canons, les bandages des roues, commandés au nom de la République. Les cloches des églises sont fondues et la pénurie de bois s'installe. Les prix montent et font le bonheur de Claude Etienne, maintenant maître à part entière des Forges de Bourg-de-Sirod. Mais après l'incendie de 1803 qui embrase toutes les installations, il les cède à une collatérale, Octavie Gabrielle Morel, "mésalliée" avec Claude Louis Boutaud, un contremaître des lieux.

Entre-temps, Claude Etienne est devenu Maire de Morez en 1791-92, membre du directoire du département du Jura en 1795 et commandant de la Garde Nationale jusqu'au 14 décembre 1792. L'histoire raconte que le premier Consul est hébergé par Claude Etienne le 8 mai 1800 lors de la traversée des Monts Risoux pour se rendre à Genève, chef-lieu du département français du Léman. (En réalité, il déjeune à l'hôtel de la Poste, servi par madame Auguste Girod. Il est conduit ensuite aux Rousses par le maître de poste Girod - grand-père de la précédente - et se restaure chez l'aubergiste Pierre Joseph Lizon au café du Rizoux, nom actuel). Après la disparition de son père Jean Claude Jobez en 1792 et la fin de sa magistrature locale, Claude Etienne se démène pour alimenter ses forges en minerai et en bois, alors que son fils Emmanuel, plutôt poète et épris de grandeur, répugne à participer aux travaux paternels.

Fort heureusement, sa sœur Adélaïde épouse civilement à Morez Etienne Monnier - né aux Planches en Montagne - et religieusement au Pont de la Chaux. Le gendre est riche du domaine d'Ardon à côté de Champagnole. Adélaïde jouit du domaine des "Grandes Chiettes", proche de Saint-Laurent en Grandvaux. Les mariés disposent d'argent facile : l'époux est Conseiller général du Jura et le beau-père, Basile Monnier est propriétaire d'une splendide bâtisse dans le village.

Très vite, Etienne Monnier devient le principal collaborateur de Claude Etienne Jobez et le remplace progressivement dans les foires où il procède lui-même aux achats de bois et de fonte pour alimenter les gourmandes forges de Bourg-de-Sirod. En 1809, Emmanuel et sa fille achètent le haut-fourneau de Rochejean (entre Pontarlier et Mouthe) appartenant à Alexis Perrad, puis celui de Syam en 1810. Etienne Monnier acquiert le martinet des Isles à Champagnole. Le 14 août 1810, les deux Jobez, Claude Etienne et Emmanuel, s'associent avec Etienne Monnier pour le "*roulement et l'exploitation des forges, usines et autres objets quelconques de M. Jobez*

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

père " sous la raison sociale " *Claude Jobez et Cie*". Elle sera dissoute après 15 années d'existence.

En 1816, Emmanuel Jobez, l'homme des " châteaux en Espagne " et membre de l'Académie des Sciences, Belles lettres et Arts de Besançon depuis dix ans, fréquente assidûment les salons à la mode. Il avait épousé en 1810 Eugénie Ardiet, la fille d'un avocat et juge au tribunal. Bien que Maire de Morez entre 1808 et 1825, il se marie à Savagnat, la résidence d'été de la riche héritière. Néanmoins, ils s'installent dans la maison familiale des Jobez, suffisamment grande pour héberger deux ménages. Bien qu'ils disposent d'un logement à Syam, Emmanuel préfère résider à Morez dans cette villa cossue que ses parents lui donneront après la construction du "château Jobez". Car en 1816, ces derniers font édifier dans un grand parc dominant l'Évalude la splendide demeure du n° 2 rue des Essarts. Sa richesse et ses fantasmes incitent Emmanuel à construire entre 1815 et 1820 le Château de Syam, qui dispose de deux logements, l'un pour le couple Adélaïde et Etienne Monnier, l'autre pour Eugénie et Emmanuel Jobez.

Les affaires conduisent souvent Emmanuel Jobez hors de la ville. Son impôt dépasse les 1000 francs et il a juste 40 ans, l'âge minimum requis pour briguer le 11 mai 1815 le mandat de représentant à la Chambre des Cent-Jours, obtenu du collège du département du Jura. Il n'est plus Bonapartiste par habileté politique et s'inscrit au gouvernement de la Restauration dans le groupe modéré des "constitutionnels" (minorité ministérielle). Il est réélu député le 22 août 1815 à la "chambre introuvable" mais opine avec la minorité en faveur des projets du ministère attaqué par le centre droit. Après dissolution de la Chambre par Louis XVIII, il est réélu le 4 octobre 1816 mais échoue en 1824 et 1827. Une élection partielle à Besançon le voit reparaître sur le devant de la scène politique le 8 avril 1828.

Fort sollicité par ses amis du milieu littéraire parisien et par ses électeurs locaux, sa popularité se renforce, d'autant qu'il est banquier de la "*Compagnie Jobez*". Morez profite largement de son entregent et de ses bonnes relations avec la Préfecture et ses conseillers. Il améliore les rues de la cité et les abords de la Bienne (quai de la Promenade) qui agrémentent la vie des habitants. Il renforce la sécurité contre les incendies, les voleurs et les auteurs de troubles dans les nombreux bistrotts qu'il réglemente. Il participe à la fondation d'un bureau de bienfaisance et d'établissements scolaires (école d'enseignement mutuel pour les garçons et institution pour les filles, tenue par les "Dames de Saint-Claude". L'architecte Denis Philibert Lapret dépose les plans de la nouvelle église, terminée en 1827 sous la surveillance de son remplaçant Dalloz à partir de 1812.

Peu avant le décès de Claude Etienne Jobez (1830), le partage de ses biens est mis en œuvre. Emmanuel reçoit les deux tiers de la fortune. Syam revient à Alphonse son fils aîné, alors que Charles Auguste, le cadet, gère le

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

haut-fourneau de Rochejean et le moulin de Mouthe. L'autre tiers est pour sa sœur Adélaïde. Baudin entre définitivement dans le patrimoine des Monnier.

Le député du Jura décide de faire édifier à Syam, dans le prolongement de la première demeure, une " villa palladienne " de plan carré avec rotonde centrale, complétée par des communs en arc de cercle à l'extrémité du parterre situé devant la façade sud de la " maison ". La mort accidentelle de son auteur en 1828 à un kilomètre de Lons le Saunier met fin à ses pérégrinations entre Paris, Voiteur, Poligny, Morez et Syam où il est enterré après des funérailles émouvantes dans un tombeau néo-grec.

Mais revenons à Morez. Eugénie Jobez, la veuve du député, qui se réserve l'usufruit de ses biens, répartit ses lieux de résidence entre la benjamine Ernestine à Lons le Saunier, Charles Auguste au château des Essarts de Morez et Louis Etienne Alphonse à Syam où ce bibliophile érudit aménage une remarquable bibliothèque dans la villa palladienne. Presque contre son gré, celui-ci se décide en 1848 à reprendre l'entreprise familiale après ses études juridiques à Paris et son mariage en 1845 avec Marie Amélie Honoré, fille d'un grand manufacturier en porcelaine de France.

Après le décès d'Etienne Monnier en 1849, la charge pèse lourd sur les épaules d'Alphonse, cet historien plus attiré par le Droit que par l'Industrie. Il revend la demeure du n° 167 rue de la République à Morez à Pierre Hyacinthe Lamy qui transforme les ateliers d'horlogerie et de lunetterie. Les Forges de Syam sont en difficulté car les cours des fers et des tôles, forges et laminés, font une descente ...aux enfers. Le nombre de feux est passé de cinq à trois dans la décennie 1840. Le haut-fourneau de Rochejean est éteint en 1846. Le nouveau maître de forges cherche l'appui d'un grand technicien. Il l'obtient avec un polytechnicien, Henri Reverchon de Morez, à qui il confie la direction de l'usine de Syam en 1855. En 1856, il crée avec lui la société "A. Jobez et Reverchon", dissoute un an plus tard au moment où la concurrence des fontes anglaises au coke et la chute des prix entraînent encore la baisse de la rentabilité de la firme.

Outre ses responsabilités à Syam, Alphonse est devenu Maire de Morez de 1840 à 1843, comme son père Emmanuel et le grand-père Claude Etienne. Il est élu député du Canton à l'Assemblée Constituante de 1848 sur la liste de " *L'union républicaine* " de Jules Grévy avec son cousin Désiré Gréa, gendre d'Adélaïde Jobez. Ses discours sur le " projet relatif à la reprise de possession des chemins de fer par l'État ", où sa défense du " moins d'état " et de " plus de liberté " est très remarquée.

Encore magistrat de Morez en 1851 et 1852, ce personnage social et libéral marque son passage par son action politique engagée dans le perfectionnement des procédés de culture et d'élevage des races bovines, surtout lorsqu'il devient Maire de Syam à partir de 1855 et Conseiller Général du Jura. À partir de cette date, il délaisse Morez pour se consacrer au petit

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

village et à son usine. Dès 1848, ce patron très paternaliste était parvenu à obtenir de la municipalité la location des terrains communaux improductifs, à son personnel et aux agriculteurs pauvres de l'endroit. Vers 1855, Alphonse juge intéressante l'idée d'une concentration industrielle pour affronter le libre-échange avec les Anglais, cher à Napoléon III. Ainsi se crée la société par actions "*Dufournel et Cie*", composée de six actionnaires, dont Alphonse pour 13% seulement. Son cousin par alliance, Adéodat Dufournel, propriétaire de sept forges en Haute Saône, détient la majorité. Reverchon de Morez en est le gérant. Après la période de vaches maigres dès 1856 (l'élevage de la race bovine "*Durham*", le yack tibétain, n'est pas une réussite), les affaires défailtantes reprennent de la vigueur grâce aux ventes de clous à chevaux obtenus par laminage dans une annexe dirigée par son beau-frère Frédéric Honoré en 1864.

Le train est à Champagnole depuis 1867. Cependant, le projet de construction de ligne de chemin de fer passant par St Laurent, Morbier, Morez n'arrange pas la clouterie ...fournisseuse des voitures hippomobiles et des diligences pour ferrer les chevaux ! En 1881, la clouterie décline malgré les investissements, insuffisants pour améliorer les procédés de fabrication et combattre les contrefaçons et la concurrence des importations norvégiennes, ceci en dépit de la diversification dans les "*clous à ferrer les ânes, les mulets et les bœufs*" et d'un brevet "*Jobez*" en 1887.

Alphonse Jobez étant devenu sénile et sans héritier capable d'assurer la relève, l'usine est confiée à un administrateur provisoire en 1891, Paul Tripier, son gendre marié à Eugénie. Un bail est signé en 1892 entre Thomas (des forges d'Alès dans le Gard) et Pupier (fabricant de chocolat à St Etienne), mettant un terme définitif à l'exploitation active des Jobez sur le domaine industriel de Syam. En 1976, un groupe isérois "*Experton-Revolier*" rachète les forges aux descendants de la famille. Les Forges de Syam fusionnent en 1993 avec la "*SDEM*" (dont le siège est situé à Domaine en Isère) pour donner naissance à la "*SDEPM*", Société d'Étirage et de Profilage des Métaux, qui s'oriente vers des produits plus spécifiques (profilés étirés de formes et pièces usinées).

Plus qu'un site industriel, les "*Forges de Syam*" sont un élément vivant du patrimoine comtois. Pourtant cette "usine de fer" ouverte par décret impérial en 1813, ferme ses portes en novembre 2008, à l'exception des machines-outils qui animeront le site jusqu'en avril 2009. La conjoncture, l'augmentation du coût des matières premières, la baisse de l'activité dans le bâtiment et les pertes cumulées depuis vingt années auront eu raison des célèbres forges des Jobez.

**Que sont devenus les descendants des Jobez de Morez ?** Bien qu'ils soient absents de la scène industrielle morézienne depuis un siècle, le nom des Jobez est toujours présent dans la mémoire des anciens de la localité.



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

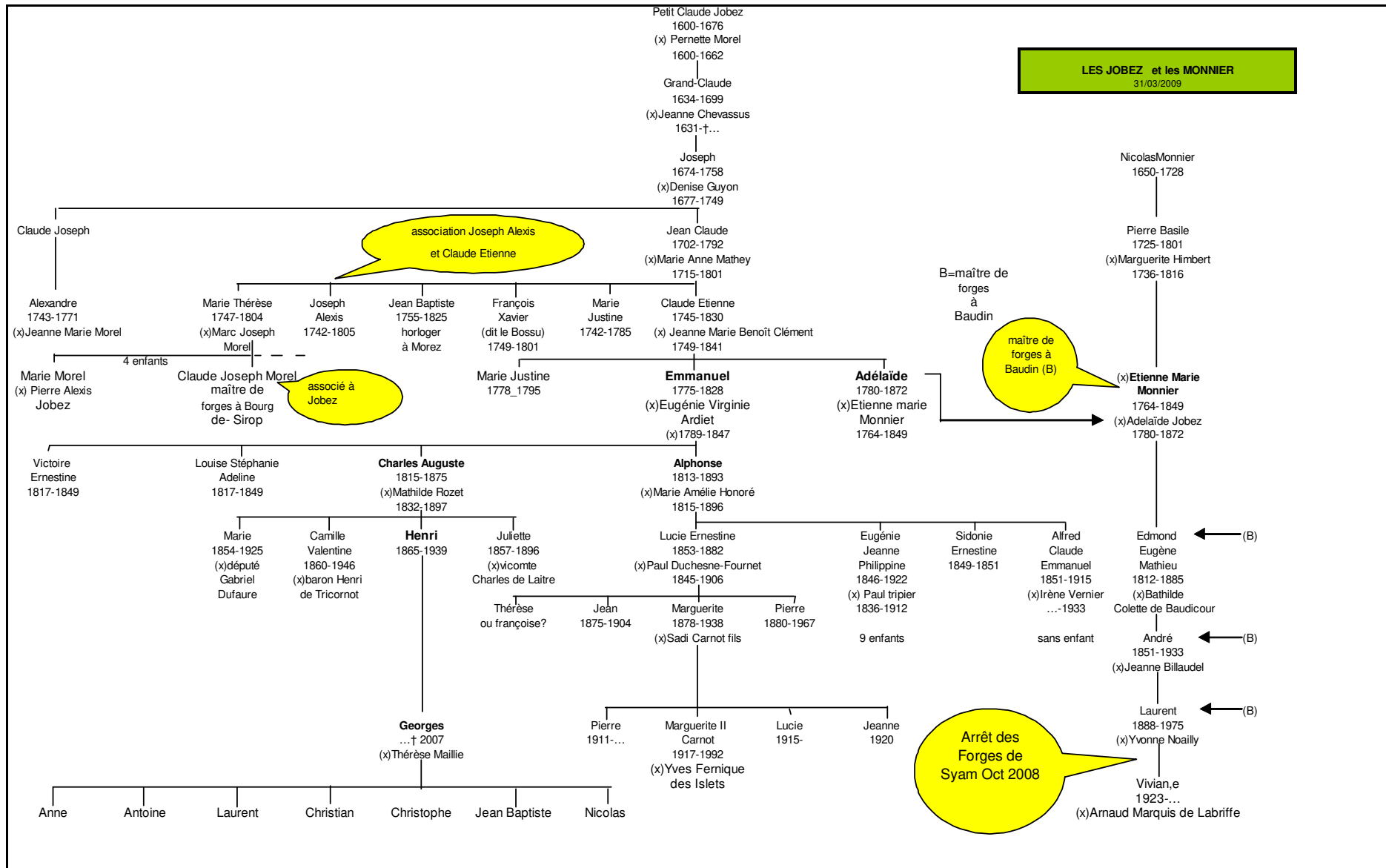
Charles Auguste Jobez, marié à Mathilde Rozet, sœur de Jules Rozet des "Forges de Closmortier" à St Dizier, avait acheté la scierie de Victor Bourgeois en 1852 à Pont de Poitte, spécialisée en sciage de pièces de charpente. Elle occupe 50 ouvriers en 1861 et 58 en 1950, cinq années avant sa fermeture et sa transformation en usine de production d'électricité tenue par les cousins des Jobez en l'an 2000. Il a quatre enfants. L'aînée, Marie, a épousé Gabriel, le fils de Jules Dufaure, ministre et président du conseil en 1877. La seconde a convolé avec le vicomte Charles de Laitre et la troisième Valentine avec le baron Henri de Tricornot. Le benjamin Henri (1865-1931) est l'exemple d'un noble caractère et d'une vie de labeur et de dévouement qui mérite quelques lignes :

Orphelin de son père Charles en 1875, Henri entre à l'École des Mines en 1886, tout en continuant l'exploitation de ses forêts autour de Morez et d'ailleurs ! Lors de ses voyages dans les pays du nord de l'Europe, il rapporte des informations intéressantes pour la France sur les installations téléphoniques déjà très développées en Suède et ... la première paire de skis pour ses compatriotes moréziens ! En 1893, il achète la quatrième voiture sortie des ateliers de "Peugeot", facilitant ainsi ses transports de Pont de Poitte à ses exploitations forestières aux alentours de Bellefontaine. Pressentant cent ans avant tout le monde les futures crises du pétrole... il fait construire à Morez un chariot actionné à la vapeur. Le manque de temps et de moyens le gêne dans sa mise au point que Paul Jacquemin, le précurseur de la voiture à vapeur en 1874, avait tenté en vain de conclure. Sa grande expérience des problèmes forestiers le fait connaître et apprécier à l'Académie d'Agriculture où il met en pratique le mode d'aménagement dit du "contrôle" adopté en France et à l'étranger. Il est l'inventeur d'un "compteur enregistrant le diamètre des arbres sur pied" qui reçoit la Médaille d'Argent à l'exposition de 1900 ! En 1894 il représente le canton de Morez au Conseil général, puis en 1897 l'arrondissement de St Claude à la Chambre des députés. En 1911, il patronne dans la région de Morez la société d'électrification dont il prend la présidence en 1930. Héritier trop tard des forges du Closmortier de St Dizier, il décède en 1939. Il avait 9 enfants.

L'un d'eux, Georges, prend possession du château Jobez. Car les terres et les "châteaux" construits par les aïeux sont maintenus dans le patrimoine des Jobez de Morez. Mais Georges s'est éloigné du Jura et installé en Lozère, plus précisément à Arzenc de Randon, pour y pratiquer l'élevage de bétail et de chevaux dans une ferme de plus de 1000 hectares. Serge Bourgeois de Bellefontaine gère les bois du Haut Jura et le château pendant l'absence des propriétaires. Gérard Lamy (Lamy Jeune) de Morbier est le fermier des lacs.

Les 7 enfants de Georges (Anne, Antoine, Laurent, Christian, Christophe, Jean Baptiste et Nicolas), disséminés à travers la France, gardent le contact avec Morez, le château des patriarches et le caveau familial "Claude Jobez". Là, sont enterrés Georges et sa sœur Françoise, tous deux décédés en 2007, et Henri il y a 70 ans ! ...Vous pouvez encore l'appeler ! Ses nom et prénom apparaissent toujours dans l'annuaire téléphonique du Jura au n° 2 rue des Essarts. Mais silence ! La maison n'attend plus que très rarement ses hôtes, et le temps y a séché les souvenirs.

# MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



### FLANERIE AU CENTRE VILLE

(Suite)

Le n° 26 du quai Jobez est le fief historique des "*Cottet Frères*", établis dans les murs depuis 1904. Après leur reprise en 1983 par les "*Ets Marius Morel*" et leur départ en 1986 pour Morbier où ils ont construit une usine quelques années auparavant, ils cèdent une partie de la place à l'"*Espace Jeunes de Morez*" au n° 24 quai Jobez. Cet organisme du Haut Jura est associé au Comité de Bassin d'Emploi. L'association loi 1901 est née en 1993. Présidé par Gérard Bey, le "*CBE*" est composé de quatre collèges (chefs d'entreprises, salariés, élus, organismes de formation, associations, économie sociale et solidaire), dont le but consiste à mettre en œuvre une réflexion et une action prospective pour la promotion et le développement économique du département.

Le n° 26 quai Jobez est dorénavant tenu par une déjà vieille société dont la renommée dépasse les lisières du Jura, la "*Société Luquot Industrie*".

### LA SOCIETE LUQUOT

Depuis près de 70 années, le nom des Luquot est associé au développement industriel du Jura. Ils accompagnent de génération en génération les besoins de ses différentes industries : lunetterie, jouets, moulistes, fromageries, lapidaires, filières bois, ...

La maison primitive bâtit son renom dès 1930. D'abord situés au n° 118 rue de la République de 1938 à 1958, les dirigeants font construire un immeuble juste en face au n° 139. Leur rez-de-chaussée voisine avec le papetier buraliste "*Rotureau*". D'abord intitulée "*Mayet-Luquot*", la société prospère mais après quelques années, l'entente entre les Mayet et les Luquot laisse à désirer. Au décès de l'associé, les Luquot prennent leur indépendance en créant leur propre affaire après la guerre. La maison Luquot laisse la place à la "*Banque Clément*"

La société "*Luquot*" s'installe provisoirement au n° 62 rue de la République dans l'immeuble d'un marchand de charbons "*Breuil et Ponget*" (la "*SDEI*" occupe actuellement les locaux), avant de s'implanter définitivement au n° 26 quai Jobez où son activité se déploie sans faille sous l'appellation "*SAS Luquot Industrie*". Le président actuel est François, le fils de Michel Luquot et Danielle, née Morel Maréchal et sœur de Colette Paget de la dynastie du "*Groupe Albin Paget*".

La société dispose d'une agence à Morez, au n° 26 quai Jobez, et à Saint Claude, rue de la Pierre qui Vire. Les activités couvrent le secteur du Jura et d'Oyonnax/Bourg en Bresse. 11 collaborateurs dont 4 techniciens s'activent dans les domaines suivants : matières (titane, aluminium, cuivre, laiton, plastique, aciers bruts et pré usinés), outils coupants, accessoires de machines-outils, métrologie, fournitures industrielles (machines-outils, sécurité, huiles, outillages à main, rangements, transmissions, ...).

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

La firme est adhérente à l'UDSOM (Union des Distributeurs Spécialisés en Outillage Mécanique), qui rassemble des sociétés régionales et indépendantes de négoce technique, implantées sur tout le territoire national et qui fournissent leur expérience et leur savoir-faire au service des industries mécaniques. Leur compétence, en particulier dans la coupe des métaux, fait que les grandes marques leaders se sont tournées vers elles pour leur confier leur distribution.

La longévité et la renommée de "*Luquot Industrie*" sont un gage certain pour Morez qui peut se targuer de garder entre ses montagnes une entreprise de négoce à la hauteur des ambitions industrielles de la cité.

Le "*Collège Privé Notre Dame*", installé au n° 28, fête ses 140 années d'existence en 2008. Les Frères de Marie sont à l'origine du développement de l'enseignement religieux dans la ville. L'établissement avec internat, d'abord implanté place Jules Girod dans une maison acquise par le Curé Grenier en 1851, est déplacé aux Champs Lamy où les maristes font construire l'immeuble toujours en activité sur le quai. Pendant la Guerre 39-45, le Collège est réquisitionné par la Wehrmacht qui le baptise "*Filipi Kazern*". L'organisme rassemble en 2008 environ 180 collégiens dont la moitié est de provenance extérieure à la ville (Morbier, Longchaumois, les Rousses, Prémanon et St Laurent). Un autre local situé à côté de l'Église regroupe les élèves de maternelle et du primaire. Le nombre total d'élèves des deux sites voisine les 350.

Avant d'aborder une nouvelle fois la place du Marché, doublons les numéros 30 à 36 cités auparavant, et destinés à l'implantation d'un marché abrité, puis arrêtons-nous quelques instants au n° 38. Cet immeuble dispose de grandes surfaces propices à l'organisation de manifestations ludiques ou culturelles. La première société sportive installée sur le site est la "*Société de Tir*" évoquée plus haut. Elle cède la place après leur transfert au Morez-Dessus. L'endroit est transformé en salle de spectacle, "*La Villa des Fleurs*", métamorphosée ensuite en cinéma, "*le Rio*". Après quelques années de concurrence avec le "cinéma casino théâtre" de la rue de l'Industrie, les fervents adeptes de la gymnastique profitent de l'engouement pour ce passe-temps hygiénique, pratiqué dans les locaux libérés.

Reposons-nous sur la Place du marché où s'engouffre la rumeur des siècles.

### LA PLACE DU MARCHÉ

**I**ci se croisèrent les Jobel de Bellefontaine, le Grand Claude et le Petit Pierre Reverchon, les Malfroy de la Mouille et les Morel de Longchaumois. Ils sont propriétaires de moulins, forges, clouteries, scieries et battoirs dont les emplacements exacts ne sont pas connus, mais certainement situés au centre de la Combe noire. Les installations du Haut et du Bas de Morez sont pléthoriques et les pionniers sont contraints de se concentrer au milieu de la vallée. Vers 1630, on compte vingt ménages (170 personnes environ) vaquant à leurs occupations sur des chemins ou sentiers accidentés. Les chevaux, les voitures et les piétons affrontent avec grandes difficultés les sinuosités de la Bienne que les intrépides voyageurs ou sédentaires suivent sur la rive droite, franchissant les planches, les gués et autres passerelles provisoires mal entretenus. D'ailleurs, la crue du torrent emporte tout sur son passage en 1752. Des

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

origines jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, la rivière comme les peuples heureux, n'avait pas d'histoire. Elle allait à son rythme dans les gorges encaissées, prenait ses aises quand la terre sur ses berges devenait plane et plus tendre, et piquait des colères en décembre et au printemps. Aussi des ponts plus robustes sont mis en place à partir de 1766, comme celui de l'Évalude.

Le commerce se développe sous l'impulsion des maîtres de forges. Ainsi, Jean Baptiste Dolard intervient pour que soit rétabli en 1750 le marché de Morez, supprimé en 1740 afin d'éviter le trafic des grains avec les Helvètes. Car la ville sur le " grand chemin de la Suisse " est la localité la mieux placée pour recevoir des hameaux proches, les légumes et les céréales que les 100 hectares de terres labourables du vallon, fournissent en quantité insuffisante pour satisfaire les besoins des autochtones. Bientôt, tous les samedis, le bruit des échanges anime la Place du Marché où se retrouvent citadins et villageois échelonnés le long de la barrière plantée sur le bord du canal des Chavin-Couraget. Par contre, les transactions des cloutiers, des maquignons, des vendeurs de tavaillons sont opérées au sud du carrefour sur la rive gauche de la rivière. Les affaires se développent. Le redressement de la route et la construction d'un pont s'imposent. La couverture du canal, objet de querelles entre la ville et les riverains, est décidée en 1784, favorisant la desserte des maisons voisines et l'église paroissiale (ancienne église).

Les demandes se multiplient pour obtenir le passage de la malle-poste en 1789 et la création d'un relais-auberge. L'amélioration des voies de communication entraîne des conflits avec les communes voisines. Mais de nombreuses rectifications du tracé de la route aboutissent enfin à la rue de la République actuelle. À l'occasion de la construction de l'église en 1827, la voie s'écarte de la rive droite de la Bienne et rejoint le bord Est de la Place du Marché. Le passage étroit de la rue Victor Hugo (la Platière) est évité en redressant la route, opportunément élargie de surcroît.

La République est célébrée au pied d'un " arbre de la Liberté " de 1794. À partir de 1830, les édiles multiplient les initiatives pour améliorer l'hygiène et l'esthétique de la cité. Des fontaines étalent leur ventre dans tous les quartiers. Vers 1840, la place est dotée d'un bassin central, agrémenté en 1875 de griffons et de vasques à trois Grâces. La Révolution de 1848 est fêtée par les postillons, dressés sur leurs diligences stationnées à l'Hôtel de la Poste. À l'époque, les festivités annuelles de l'Assomption s'étalent sur trois journées, du samedi au mardi soir. Les bals publics, défilés, feux d'artifices, jeux et mâts de cocagne, concours de tir animent le quartier. Même la rue de la Promenade est monopolisée par le banquet offert aux sociétés musicales. À l'exception de cette dernière libéralité, la tradition s'est perpétuée au 20<sup>e</sup> siècle lors de la fête du 15 août.

En 1921, la Place est traversée par le tramway électrique rouge Morez-La Cure, sous lequel une dame imprudente y laisse la vie en glissant d'une congère un jour d'hiver. Ce nouveau mode de transport met fin à l'ère des malles-poste et de la diligence suisse. La ligne est supprimée en 1958. Puis ce nostalgique lieu de convivialité subit plusieurs modifications des plans de stationnement et des sens uniques de la circulation, changements dus à l'ampleur croissante du trafic automobile. Il est heureusement libéré après la construction de la Rocade.

La place a toujours été entourée de maisons à plusieurs niveaux, serrées les unes contre les autres, comme dans un petit village. Les rez-de-chaussée bruisaient des commerces de toutes natures. Bistrots, boulangeries, boucheries, épiceries et crèmeries côtoyaient des magasins de chaussures, des boutiques de vêtements, des bazars et des coiffeurs. Aujourd'hui,

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

la Place du Marché demeure le lieu privilégié des rendez-vous du samedi où paysans, ouvriers et patrons de la ville et des environs se côtoient et se tutoient comme jadis.

Mais la semaine est maintenant calme. Sans citer tous les commerces, arrêtons-nous devant quelques portes cochères ou vitrines qui ont fait la réputation de leur propriétaire, et tentons de situer les quelques ateliers de jadis, disparus des cours intérieures, emportés par le vent de la concurrence et le souffle de la modernité.

D'abord le n° 144 rue de la république, communément appelé par les anciens, le "garage Raguin". L'édifice est implanté sur une ancienne propriété de Claude Dolard qui vend en 1693 une partie de sa forge à Jean Denis Chavin-Couraget. Presque deux siècles plus tard, l'immeuble appartenait encore aux Chavin dont l'itinéraire, combiné avec celui des Grenier évoqués sous les rochers de l'Arce, est commenté ci-dessous.

*À suivre*

*Tournebroche  
Louis Chavin-Rousseau*



Crédit photo Jacques Aubert

*Grilloir à café  
Louis Chavin-Rousseau*



Crédit photo Jacques Aubert

*Machine à sous Chavin*



Crédit photo Jacques Aubert

*Ets Luquot Outillage  
26 quai Jobez Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

### LES CHAVIN ET LES GRENIER

Les Chavin ont proliféré depuis des lustres dans la région du Haut Jura, en se distinguant, certes par un pédoncule distinctif ou un sobriquet qu'ils abandonnent parfois au cours du temps, mais surtout par la variété et l'art des métiers pratiqués. Compte-tenu de la diversité des branches, dont l'arbre généalogique est quasiment impossible à tracer, nous nous attarderons sur les Chavin contemporains implantés au sud de la cité morézienne. Néanmoins et avant eux, les Chavin de jadis laissent quelques traces qu'il nous semble utile de situer dans le passé et dans l'espace.

#### LES CHAVIN D'AUTREFOIS

Ainsi, en 1733, Etienne Chavin-Couraget, un échevin de la Communauté La Mouille-Morez (le bourg n'est pas encore coupé du village d'en haut), titulaire de la charge des dîmes prélevées au Pont des Douanes - d'où son surnom de Chavin-Moine - se fait remarquer dans un cahier de doléances relatif aux foires et marchés de la cité. Le document est adressé à l'Intendant, soulignant que le marché de la ville est "*absolument indispensable pour Morez et les paroisses environnantes, le plus proche étant Saint-Claude*". Bien que son fonctionnement soit déjà réglementé en 1710 et organisé depuis longtemps, eu égard à sa position stratégique sur le "*grand chemin de Suisse*", l'autorisation de sa mise en fonction est supprimée (1740), rétablie (1747) puis de nouveau interdite en 1749 car ce lieu de commerce était l'objet de rivalités et d'accusations de favoritisme concernant l'exportation des céréales en Suisse. En 1750, le marché est définitivement disposé tous les samedis, le long de la barrière longeant le canal ... des Chavin-Couraget à l'extrémité nord de la Place Henri Lissac actuelle.

Car les Chavin d'antan sont propriétaires du futur n° 144 rue de la République depuis que Claude Dolard a vendu la moitié d'une forge en 1693 à Jean Denis Couraget. Les descendants, les Chavin Rousseau, s'incrustent dans le secteur, en particulier Jean Baptiste qui contribue à la naissance de l'émaillerie de Morez, qui peut se flatter d'avoir développé l'emploi des cadrans d'émail blanc (fabriqués depuis longtemps en Suisse) à partir de 1755 dans la combe. En 1781, le bâtiment précité appartient à son fils Pierre Célestin Chavin, lui-même maître émailleur, puis à sa veuve en 1822. Pour tous les services rendus par la famille depuis des décennies, celle-ci bénéficie en 1768 du droit de disposer d'une tombe dans la vieille église de la rue Pasteur, alors que depuis 1733, les morts ne sont plus enterrés dans l'enceinte de l'édifice eu égard aux mauvaises odeurs.

L'apogée de la clouterie et de la pointerie participe à la fortune des Chavin et à leur réputation de fabricant et d'exportateur, portée haute par Joseph Alexis, maître marteleur à Morez vers 1780. En 1782, ce dernier s'associe temporairement avec Pierre Claude Lamy pour la vente d'horloges,

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

à parts égales de revenus et de bénéfices. Un Claude Chavin est signalé en 1789 aux Frasses parmi les 116 cloutiers chefs de famille recensés dans les environs et un autre Claude Joseph frappe lui aussi sur son enclume à Morez vers 1815.

Les locaux attenants à la place du Marché sont toujours tenus vers 1850 par Eugène Chavin puis Aimé, son fils. La famille se distingue comme les "Jacquemin Père et Fils" et d'autres artisans en déposant des brevets d'invention relatifs à l'amélioration des mécanismes d'horloges. Car les Chavin sont aussi de brillants mécaniciens comme beaucoup de Haut Jurassiens. Bien plus tard, les "Chavin Frères" du hameau de Repenty sont fabricants de vis de lunettes réalisées sur une machine conçue et construite par ces artisans vers 1920. L'engin est encore visible à la Maison de la Flore à Longchaumois où le vétéran Roger Prost-Romand entretient la mémoire du métier en jouant à plus de 80 ans le rôle de démonstrateur aux visiteurs ébaubis.

Mais la dynastie des Chavin n'arrête pas sa course en avant quand l'épopée des comtoises et horloges campanaires se termine.

### LES CHAVIN CONTEMPORAINS

Au début du siècle dernier, une autre branche de la dynastie, originaire de Longchaumois, prend pied au Bas de Morez. D'abord fermier, Louis n'est pas un industriel. Il est pauvre mais son sens de la mécanique fait sa force. Inventif et éclectique, il fabrique le premier tricycle du "pays", construit des mouvements d'horloges, des tournebroches et même des machines à sous pour des clients américains. Gentil rêveur, il conçoit des... miroirs à alouettes et tente de découvrir le "mouvement universel" concrétisé par la création réussie d'une "bercelonnette" pour endormir les enfants pendant la nuit entière !

L'usine "Louis Chavin" oriente cependant ses productions mécaniques vers les "pince-nez sans soudures en tous genres, lunettes et pince-nez glace, lunettes à doubles vis tout nickel avec nouveau système de tenons", comme l'indiquent ses en-têtes de formulaires commerciaux. La progression de l'établissement et le besoin en surfaces se concrétisent en 1903 par l'achat en haut de la ville de l'usine de l'Arce au n° 45 (nouveau numéro) de la rue Wladimir Gagneur. Elle appartient aux Cochet qui transfèrent leur scierie aux Rousses. Fort opportunément, Louis bénéficie de l'écluse dite "Cochet", toujours visible de nos jours. Elle est située en amont des ateliers, au pied du couloir limitant les communes de Morez et des Rousses. L'énergie de l'entreprise est fournie par l'eau d'un canal qui longe le "Pré Cochet frères", puis traverse un charbonnier aujourd'hui disparu, avant de s'engouffrer dans les rouages de l'installation. Néanmoins depuis 1903, une machine à vapeur crache ses kilowattheures en attendant l'avènement de la turbine "Kaplan" vers 1919.



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Louis Chavin Rousseau se déclare "*Anciennes Maisons J&R Cochet & Société de Constructions Mécaniques*" sur ses papiers administratifs et publicitaires. La diversité des produits élaborés sur le site des Cochet traduit le dynamisme de son devancier. Aux miroirs aux alouettes et tournebroches évoqués auparavant, s'ajoutent l'horlogerie, les brûloirs à café brevetés SGDG, "*le Bijou des familles*", et le décolletage de précision pour la lunetterie. Les "*Ets Chavin Rousseau*" modernisent leurs ateliers, puis délaissent les constructions mécaniques pour constituer peu à peu l'un des plus gros centres lunetiers moréziens. Les brevets sur les premiers modèles de lunettes de ski "antibuée" vers 1937, dont la promotion est assurée par Émile Allais, Champion du Monde de Ski, confortent la notoriété de la firme. Georges Lissac lui confie le découpage de la première barre "Amor" dont il est le concepteur.

La structure familiale des Chavin autorise la continuité de l'entreprise dans la prospérité, d'autant que le fondateur est aussi le père de six fils et de deux filles. Trois frères sont associés dans la société : Victor, ancien pilote de chasse de la Grande Guerre, est responsable de la production et du design dans l'usine de l'Arce. Charles s'inscrit comme technicien mécanicien, en charge des problèmes de maintenance et d'outillages. Lucien fait les comptes et assure l'administration de l'unité. Henri, l'aîné, décède des suites de blessures après 1918. Charlotte participe à l'activité des services annexes. René, ingénieur Supélec part de Morez, comme sa sœur Marie Louise qui, par son mariage avec Maurice Guillaume, s'échappe de l'emprise familiale. Leur fils Jean, comme son père, est opticien à Châlons-en-Champagne.

Quant à Paul, il a lui aussi épousé une Guillaume, Jeanne, fille de Louis Joseph des établissements "*Les fils de Jules Guillaume*" et de Rose Laurence Bonnefoy-Claudet. Certainement en surnombre dans l'effectif directorial, il ne participe pas à la marche des affaires de la fratrie. Au contraire, il est tout d'abord assureur. Puis il se pose quelques temps dans une dépendance de l'entreprise, fait bande à part et se lance dans la fabrication et la vente de verres de lunettes. L'un de ses représentants, recruté par hasard dans un bistrot lyonnais, n'est autre que le célèbre Louis de Funès qui reçoit comme ses collègues la classique fiche de paie, conservée pieusement par la famille ! Il rachète la "*Société Morézienne de Verres*", rue de la Verrerie (avenue de la Libération), le premier bâtiment implanté à Villedieu, au-dessus de la Gare de Morez. Le gérant de l'usine est son associé Gaston Saule. L'aîné de Paul, Jean-Louis, ingénieur Arts et Métiers Chalons 1952, est son directeur technique qui modernise l'outil de production "aux Piards", canton de Saint-Laurent, dans un atelier communal. Après la mort du père en 1962, les enfants ne reprennent pas l'affaire. Jean Louis sort du département pour une usine de laminage à Grey, puis revient à Lons le Saunier, chez les "*Bourgeois*" de Morbier qu'il quitte lors de sa retraite. Son frère Philippe, ingénieur ENSAIS Strasbourg 1962, est à son compte dans le conseil en génie climatique. L'usine obsolète de la Verrerie est condamnée. Les pierres des

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

gamins désœuvrés, lancées par la fronde de la bêtise, cassent les carreaux des fenêtres. La Municipalité rachète le site aux héritiers pour en faire une "MJC" (Maison de la Jeunesse et de la Culture). Puis elle rase les murs et édifie une Crèche Garderie sur le site rénové.

Les successeurs de Louis Chavin Rousseau ne suivent pas non plus les traces paternelles. C'est la "FGOL" de Noël Grenier qui achète en 1968 la propriété des Chavin et la société "*Les Fils de Louis Chavin Rousseau, Lunetterie de l'Arce*". Mais avant d'aborder l'aventure de cet éminent personnage de la région, revenons à la rue du Docteur Regad où règnent à la fin du 19<sup>e</sup> siècle une famille Buffard, puis en 1933 un certain Guillaume dont la branche est distincte de celle de leurs homonymes évoqués précédemment.

### LES GRENIER

A l'origine, une famille Buffard en provenance des Arcets, avait installé en 1864 une fabrique de lunetterie métal dans la rue du Docteur Regad. L'énergie était transmise aux engrenages par l'intermédiaire d'une énorme roue encore visible en 1963. L'arroyo Buffard débouchait de la "MMLO", longeait la rue Caseaux, non goudronnée et encore vierge de toute construction, et poursuivait son cours jusqu'à la Bienne en amont de la Place du marché. Dans leur livre "*La petite fille des Rivières*", Michel Bussod et Michel Jean-Prost décrivent les équipements hydrauliques en quelques lignes: "*...la grande roue de renvoi avec des engrenages en bois, absolument silencieux. Les quatre niveaux du bâtiment à usage d'habitation et d'ateliers, avaient de multiples poulies, de longues courroies de cuir qui parcouraient verticalement la maison...*". Les installations sont donc "modernes" puisqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle, le système des engrenages et des courroies n'est pas encore utilisé. Les Buffard sont chanceux car ils ne sont pas gênés par les reflux dus aux à-coups des usines en aval, provoqués par le détournement des eaux pour l'irrigation des prés !

L'affaire prospère. Les pince-nez et lorgnons à la mode sont produits en masse importante. Le "four en petit", modèle de boulanger, exécute la soudure par paquets de deux douzaines. Les expéditions sont françaises mais aussi exotiques, comme le confirment les fiches hebdomadaires de livraison en Russie et en Chine. Le succès appelle des capitaux. La famille s'est agrandie. Un certain Guillaume, probablement d'origine foncière, donc différente de celle des "*Fils de Jules Guillaume*", épouse la fille de son fournisseur Buffard de la rue du Docteur Regad. Il est son grossiste en optique lunetterie, implanté à Paris rue Pastourelle dans le quartier du Marais où il avait fondé sa société au début du siècle.

Avant 1933, les actionnaires de "*Gettliffe et Simon*" et leur fabrique de Ligny-en-Barrois (Meuse), spécialisée dans la fabrication de verres, la "*Manufacture Générale d'Optique*" (MGO), étaient majoritaires dans une

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

autre société, la "SA FGOL" (Fabrique Générale d'Optique et Lunetteries). Celle-ci assure la distribution de ses produits par sa maison de vente du n° 87 rue Turbigo à Paris. Quand le sieur Guillaume se regroupe avec la "FGOL" en 1933, celle-ci dispose de trois sites : les magasins de Paris, rues Pastourelle et Turbigo à Paris, qui assuraient un service complet aux opticiens et aux pharmaciens, et les ateliers du n° 17 rue du Docteur Regad à Morez.

En 1963, Noël-Georges Grenier acquiert la "FGOL", ou "*Fabrique Générale d'Optique et Lunetteries, Anciens Établissements Guillaume*", avec ses comptoirs de vente et l'usine de montures de la rue du Docteur Regad. En 1966, il centralise la direction à Morez. Mais les surfaces manquent. Or la dynastie des Chavin s'achève car Lucien, le dernier dirigeant de la société "*Chavin-Rousseau*", n'a pas de successeur. Les installations de la rue Wladimir Gagneur sont proposées à la vente. En 1968, Noël Grenier les acquiert selon des modalités restées confidentielles. Il revend l'usine de la rue du docteur Regad. Deux unités à Clairvaux les Lacs et la Chaux du Dombief renforcent l'ensemble. Aux exceptions décrites ci-dessus, la famille Chavin reste salariée dans la "FGOL" jusqu'à la retraite des intéressés.

Qui est Noël-Georges Grenier ? Très jeune, il crée avec son frère un magasin d'optique et prend en 1956 un brevet d'invention d'une lunette de protection industrielle qu'il développe au sein d'une firme internationale leader dans les articles de protection et dans laquelle il lance puis dirige un département lunetterie de 1958 à 1963. Indépendamment de ses fonctions de notable données au bas de ce paragraphe, sa carrière d'industriel justifie les quelques lignes consacrées à son propos.

Indépendamment de la "FGOL", il fonde en 1969 la "Sarl OPI" (Optique Protection Industrie) et fait construire, sur le chemin de l'Arce, un splendide bâtiment aux couleurs bleues, égayant les rives de la Bienne et les murs tristounets des anciens ateliers de l'autre côté de la rivière. Des actionnaires, confiants à juste titre, se lancent avec lui dans une opération industrielle de production de lunettes de protection, corrélative à l'envolée des métiers de la grande mécanique et du bâtiment pendant les "Trente Glorieuses". À la veille de prendre sa retraite, il vend ses parts à la "SOFRAF", spécialisée dans les gants et lunettes de protection. La firme réalise leur fabrication à Morez et celles de casques et autres vêtements de protection en Saône et Loire. Malheureusement l'histoire prend fin vers 2003 quand le repreneur décide de centraliser ses moyens en Bourgogne. (La "SOFRAF" est elle-même acquise par le "Groupe Baccou" en 1984. Après la fusion avec celui de "*Christian Dalloz*" et leur introduction en Bourse en 1986 sous l'appellation "*Baccou-Dalloz*", le leader mondial des équipements de protection individuelle -EPI- est rebaptisé "*Sperian Protection*" -SPR- en août 2007). En 2005, la Municipalité de Morez acquiert le beau bâtiment bleu. Sa destruction est entreprise en 2008 afin d'implanter sur la place libérée les installations de pompage et de traitements des eaux de la "SDEI" (Syndicat de Distributions d'Eaux Intercommunales).

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Mais revenons à la "FGOL". En 1975, au plus fort de l'action, la société morézienne emploie 150 à 200 personnes. Mais la défaillance de deux gros clients importants à l'export, tel "Polaroid", qui se tournent vers la Chine et ne se fournissent plus en optique auprès de leur grossiste habituel, entraîne la firme sur une pente inéluctable. Prolongée en location gérance non renouvelée, la "FGOL" dépose son bilan en 1981.

Le fils de Noël-Georges, Yves Grenier, forgé dans le cadre familial à l'esprit d'entreprise, rachète des actifs de la société en liquidation au Syndic du Tribunal de Commerce en 1983 et crée "UNIVOP" (UNIVERSAL OPTICAL). Il loue les locaux de la rue de l'Arce mais la malchance s'acharne sur les Grenier. L'incendie accidentel dans le logement patronal de Lucien Chavin Rousseau stoppe toute production et expédition. La "SNRL" est également touchée. Le portefeuille de clients de "UNIVOP" est suffisamment conséquent pour continuer l'activité. Cependant, le stock de matériel a disparu dans les flammes et Yves Grenier, converti en agent commercial, voit sa présence inutile dans les Salons publicitaires. Bien que les lunettes "doublé or et laminées", les griffes "Yves de Saint Pierre" et "M.H.C. Douglas" aient pu " relever le défi de la survivance lunetière de qualité "...à l'aube du troisième millénaire, le dépôt de bilan de l'entreprise est prononcé en 1997.

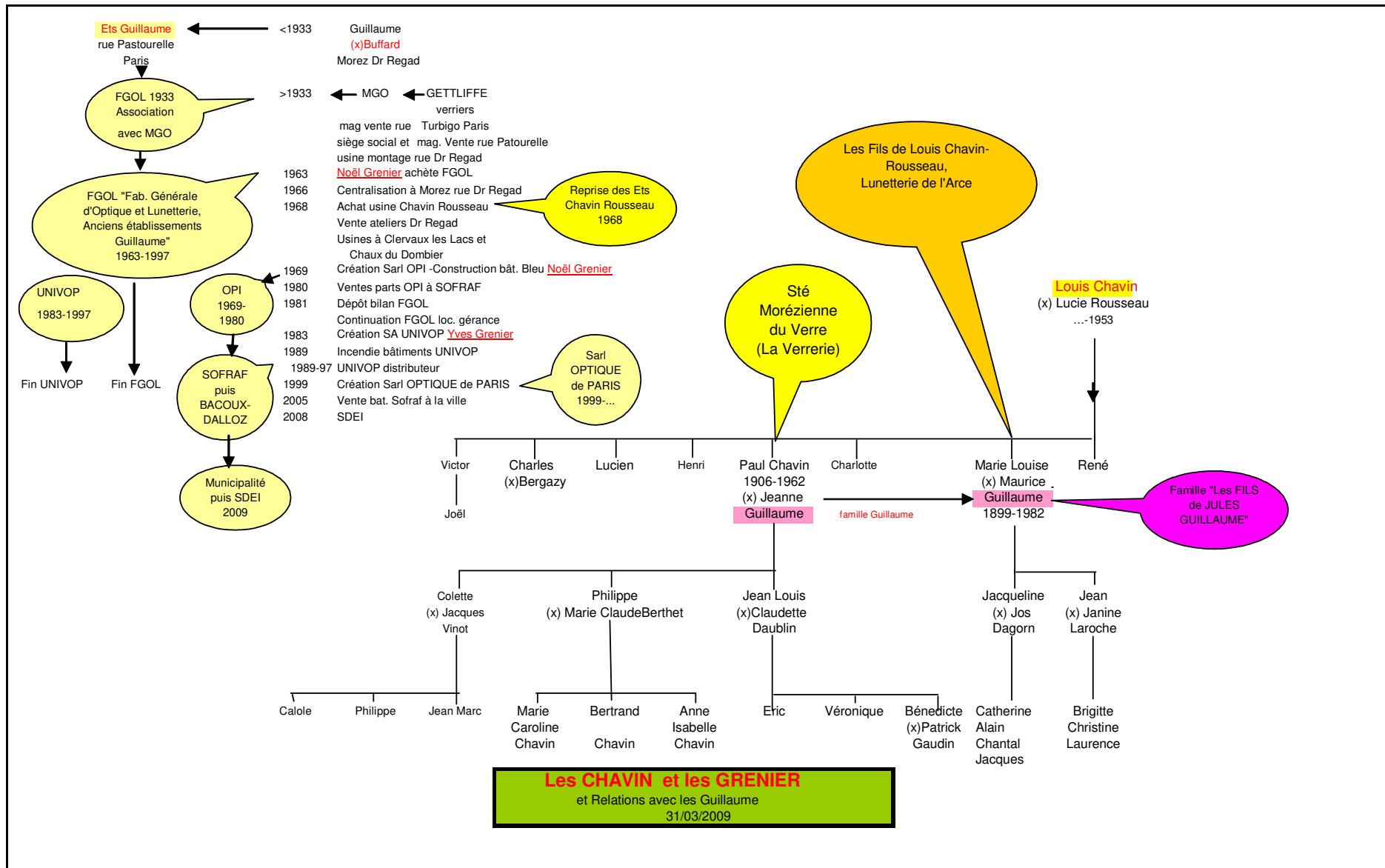
Pourtant Yves Grenier n'a pas l'âge de se retirer. De 2001 à 2007, il prend une licence du bijoutier lyonnais "Korloff" pour la distribution sur le marché France de la marque "Art Déco et Korloff". En 2008, le contrat n'est pas prolongé selon les clauses prévues...en petites lettres et le licencié remercié se convertit dans l'immobilier. Néanmoins, il poursuit en parallèle une activité commerciale dans la Sarl "Optique De Paris" (marque ODP), située au n° 45 rue Wladimir Gagneur.

Noël Georges Grenier part en retraite en 1981. Le pugnace ancien notable du Canton consacre maintenant ses moments de détente à l'écriture de son voyage romancé sur "Compostelle, le juste chemin", effectué en compagnie de ses amis, Roland Berthet (le fils de Georges, le célèbre Champion de ski, initiateur de la "Trans jurassienne" avec le journaliste local Jacky Mandrillon et Noël Grenier), et Julien Durrafourg, émailleur en son temps dans les sombres locaux de l'Abbaye.

Noël-Georges Grenier, un édile du Haut-Hura :

- 1973 à 1985 : Élu Conseiller Général deux fois.
- 1985 à 1999 : Président du Parc Naturel Régional du Haut Jura dont il est le fondateur.
- 1982 à 1985 : Vice-Président du Conseil Général.
- 1999 à 2002 : Nommé au Conseil Économique et Social (CESR)

# MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*Ancien garage Raguin  
Place du marché Morez*



*Ancien bâtiment des Passet et  
Royet place du marché Morez*



Photos Roland Gabriel-Robez

*Côté ouest place du Marché  
Vue sur la rue Victor Hugo*



*Ancien bâtiment vêtements Belague  
Place du Marché*



*Rue de l'horloge  
Vue de la place du Marché Morez*



Crédit photos Roland Gabriel-Robez

## FLANERIE AU CENTRE VILLE

(Suite)

Au n° 144 du "garage Raguin", la fonderie pour la production de pièces d'horlogerie de Charles Prost est remplacée vers 1880 par un nouveau bâtiment. L'arrivoir a disparu sous la couverture de la Bienne. Le "Grand Café de l'Univers" attire les Moréziens pendant quelques années. Lui succède alors la société de lunetterie de "Victor Bouin" qui cède la place au lunetier "Léon Nicole". Celui-ci est aussi producteur de matériel et d'outillage pour les opticiens sous la marque "Labor", rachetée par René et André Cathenoz. Les ateliers sont répartis sur les trois niveaux. Les deux premiers sont vendus à Armand Raguin en 1955, qui installe un garage avec distribution d'essence au rez-de-chaussée, et une auto-école. Il dispose aussi d'un atelier au quai Jobez chez "Odobey-Cadet". Son fils Roland lui succède. En 2009, l'ensemble est entièrement converti en logements. Le rez-de-chaussée est occupé par "Morez Bureau", transféré du quai Jobez.

Si le côté Ouest de la place, dans le prolongement de la rue Victor Hugo, est le lieu propice pour profiter d'un calme relatif à l'abri de la circulation, la face opposée a la faveur des chalands attirés par les magasins dont la durée de vie décroît malheureusement avec le temps.

Qui se souvient encore des "Vêtements Belague" au n° 161 rue de la République, boutique remplacée par la maison d'habillement "Ima Jeans's" tenue par une dame Royet jusqu'en 2007 et reprise sous la même enseigne en 2008 ? Qui n'est pas rentré dans le bistrot historique des Maufrand, le "Lion d'Or" transformé bientôt en restaurant "Kebab" tenu par des Turcs ?

Qui n'a pas franchi la porte du n° 163 du magasin de chaussures "Passet" ? Le même numéro vit besogner il y a bien longtemps, la "Maison Lizon & Thiébaud", puis "Arthur Thiébaud successeur", spécialisés dans le commerce d'objets d'optique, de mesures linéaires et de tournebroches. Bien avant le célèbre chausseur, les Moréziens venaient se désaltérer dans un café enfumé parmi une centaine d'autres, installé à cet endroit. Puis un marchand de chaussures et maroquinerie, "Valibus" emboîte le pas avant la reprise par Roger Passet (décédé en 2006 à 102 ans). Il est suivi par "Robert Benoit Gonin" puis son fils. La boutique "Au Chat Botté" entame la même activité vers 2005 mais elle est remplacée aujourd'hui par le magasin "bio" nommé "Au Tournesol", dirigé par Corinne Douvres.

Qui ne s'est pas fait dépanner à l'échoppe de l'électricien "Léon Royet" du n° 165 (il est plus que centenaire aujourd'hui), et qui cède son affaire à "René Bonnefoy-Claudet". Après la crèmerie des "Monnayeur" et l'achalandage de "primeurs de Clément et Georgine Griffon", établis sous le même numéro, le magasin "Zim Sports" de Guy Lizon-Tati attire les champions en puissance. Actuellement le "Crédit Agricole de Franche Comté" développe ses affaires bancaires sur les deux pas de porte, réunis à l'embranchement de la rue de la République et du quai Aimé Lamy.

Dans la cour très peu avenante du n° 161, la société "Soudalec", créée en 1960 par Victor Smaniotto, élaborait des machines à souder. Son frère Angel a fait sa réputation en couvrant de papiers peints et en bariolant les murs de centaines de logements moréziens ! Le carburier "Denis Tissot" y œuvrait dans la confection d'outils de frappe et de martelage en



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

carbures métalliques et d'articles de lunetterie. Mais bien avant eux, la cour intérieure fut longtemps animée par les ateliers de fabrication des "*Fontanez*", horlogers pendulistes liés aux "*Jobez*" sous la marque "*Fontanez Jobez*".

### D'AUTRES JOBEZ

**N**ous avons évoqué précédemment la dynastie des Jobez. L'origine d'une branche très respectée d'autres Jobez est lointaine, et les derniers "rescapés" avouent ne pas "descendre" de la grande famille d'industriels. La fratrie se compose de Anne-Marie, Bernard, Jean, Madeleine. Leur oncle Raphaël et tante Marie Louise tenaient une droguerie. Les recherches opérées par le généalogiste averti Éric Monnier Couedor sont restées vaines et il faut se résoudre à croiser tous leurs aïeux avant le 17<sup>e</sup> siècle.

Quoi qu'il en soit, le chemin de ces Jobez horlogers lunetiers rejoint la route de deux industriels moréziens très connus entre 1860 et 1959, à savoir Léon Nicole et Aubin Fontanez qui avait créé l'École Pratique de Morez en 1890. L'épicentre de leurs activités est planté sur la Place du marché de la ville (Henri Lissac)

La société "*Aubin Fontanez*" est déjà recensée bien avant les années 1890. La manufacture possède deux représentants dans la péninsule ibérique. Il s'agit de Jules Chavin à Séville et Francis Fontanez à Madrid. Leur pénétration au-delà de la chaîne des Pyrénées dépasse le début du siècle suivant et suit le développement de l'horloge comtoise, très prisée par les Espagnols. Leurs ateliers de fabrication sont implantés dans l'arrière-cour du bistrot le "*Lion d'Or*" des Maufrand. Les Fontanez sont aussi lunetiers. Ils s'approvisionnent au fur et à mesure de leurs besoins en verres surfacées auprès des dépôts moréziens de la "*Gettliffe et Simon*" de Paris, la "*Société des Lunetiers*" ou la "*Manufacture française de Ligny*", voire en Allemagne chez "*Zeiss*" à Iéna. Les balanciers livrés aux clients portent la marque "*Fontanez-Jobez*".

La société "*Léon Nicole*", fondée en 1882 et installée aux n° 144 rue de la République et 16-18 du Petit Quai, se déclare successeur de Aubin Fontanez, producteur de pendules à ressort jusqu'en 1910 et de lunettes avant 1914. Le comptable des Fontanez est ... Gédéon Jobez vers 1889. Ce qui explique en partie les liens d'affaires avec son patron et la reprise de la partie horlogerie que le fils Etienne Jobez, décédé en 1942, poursuit jusqu'en 1934. Cette date marque la fin de l'exploitation sur la Place Henri Lissac. Les locaux du café sont alors loués quelques temps aux Odobez en 1936. Le catalogue de Gédéon Jobez présente encore en 1930 de nombreux modèles esthétiques sévèrement concurrencés.

Jean, le successeur d'Etienne Jobez, achète un atelier en 1925 au n° 123 rue de la République où il exerce les métiers d'horloger et de photographe. Seuls représentants des Jobez à Morez, les deux frères célibataires Jean et Bernard vivent actuellement une paisible retraite au-dessus de leur magasin définitivement clos depuis 1990.



## FLANERIE AU CENTRE VILLE

(Suite)

**D**irigeons-nous maintenant vers le centre de la ville, en direction de la place Jean Jaurès. Depuis près de vingt années, la vitrine de la boutique de chaussures "*Romans*", camouflée sous une couche épaisse de graffitis, est enfin décorée avec art par les anciennes fresques récupérées du "*Café de la Perle*", anciennement situé avant sa destruction sur la Place d'Armes. À sa gauche, le n° 157 de la "*Charcuterie morézienne*" est fréquenté assidûment car cette boutique est l'unique boucherie-charcuterie de la ville. Sur le flanc du magasin fantôme, la boutique de sous-vêtements "*Capucine*" de madame Varloppé se fait discrète au n° 159.

Qui se rappelle du "*Grand Bazar Parisien*" au n° 157b, devant lequel s'organisait le départ de la voiture postale suisse ? Le bazar "*Potard*" prend le relais. Rappelons que la cour intérieure du bâtiment a vu en son temps la lunetterie de "Fernand Humbert Brun" dont l'atelier de fabrication occupait le n° 5 de la rue de la Tannerie. En face le "*coiffeur Fillipozzi*" a tondu la moitié des moréziens du quartier. C'est la "*Banque Populaire de Franche Comté*", (concurrente de la "*Société Générale*" au n° 149 qui était anciennement installée au n° 145 avant "*Roseflore*" agréé Interflora).

Effectuons un petit détour dans la rue de la Promenade.

Le n° 16 est historique. C'est là qu'Alphonse Lamy Jeune bâtit sa maison de maître à la fin des années 1890. L'immeuble est cédé à Emilienne Jacquemin qui le vend vers 1907 aux "*Moureaux-Monneret*". Ils sont vite connus et appréciés par les trois quarts de la ville pour leur magasin de primeurs. Quelques années de fermeture suivent le décès du fondateur. Danielle Maruzzi, la fille de la boutique et propriétaire actuelle, ne prend pas la suite. Elle est mariée à Claude Maruzzi, dirigeant de l'entreprise de maçonnerie "*Maruzzi*" au n° 2 rue de la République. Elle loue les locaux en 1995 "Au Pois Gourmand", que "*Le Petit Primeur*" reprend bientôt, tradition exige ! L'entrepôt des locataires est situé à quelques mètres de leur échoppe et voisine avec le garage "*Rosset*", repris par les "*Ambulances du Grandvaux*" au n° 12. Avant 1947, Gaston Vuillet tient un atelier de lunetterie contigu à la congrégation des "*Sœurs Bleues*", retournée vers 2005 à la maison mère. Le n° 4 du Petit quai était le fief des "*Mandrillon*", bières et vins en gros. Le petit fils, Jean-Marc est aujourd'hui chef d'atelier des "*Applications Lunetières*" à Longchaumois.

Mais le site centenaire des "*Lamy Transporteurs*" au n° 6 de la rue de la Promenade justifie quelques propos mérités.

### LES TRANSPORTS LAMY

L'ancien maréchal-ferrant Lucien Lamy, né en 1896 un 29 février (ce qui lui permettait d'affirmer qu'il avait 24 ans quand il en faisait 96 !), était établi depuis quelques années à l'emplacement de la "Banque Clément" lorsqu'il rachète en 1925 l'affaire de transport des "Bouvet" de Lons le Saunier, ses six chevaux et ses douze voitures. Il a 21 printemps et s'installe au n° 6 rue de la Promenade où il y meurt à 102 ans.

Avec ses voitures à foin, il parcourt Morez et ses environs et distribue tout ce que l'économie locale a besoin : tonneaux pour les marchands de vins, gravillons pour les entrepreneurs en maçonnerie et autres marchandises en colis ou en vrac expédiées par le train. Les grelots de ses chevaux trotinant et le crissement des cercles de roues sur les chemins retentissent encore dans la tête des anciens qui se souviennent de ce familial personnage, coiffé de son immuable casquette grise et de son écharpe croisée dans l'ouverture de la chemise.

Mais le temps des transports avec chevaux fait place à l'ère de l'automobile. En 1927, Lucien LAMY achète un premier camion "Renault", datant de 1913, à l'entreprise de Travaux publics la Sarl "Goyard" de Chaux des Prés. Pendant les travaux de construction de l'École Victor Bérard entre 1929 et 1933, la petite société "Lamy" est mise à contribution. Elle participe au transport des graviers approvisionnés par voie ferroviaire et les glaces destinées aux centaines de vitrages de la haute structure onéreuse de l'ENP.

Cette école où son fils Pierre ne poursuit pas ses études qui le rebutent ! Sur un coup de tête, à 11h tapantes de la grande horloge Albert Odobey, fuyant le redoutable surveillant général Paul Place, il dévale les 320 marches qui le séparent de sa liberté et s'échappe, sans présenter le bon de sortie exigé par le vigilant gardien de l'immense porte noire. L'appel du grand large est le plus fort. L'après-midi le voit déjà fouetter son attelage de robustes chevaux, au bas du raide chemin pour y traîner des grumes déposées par la "scierie Prost" de la Doye. Elles sont destinées au chantier du sieur Silani à qui est confiée l'élévation d'un étage supplémentaire de l'École (terminé en 1954).

La suite de son itinéraire lui donne raison ! En 1964, Pierre prend la succession. Lucien Lamy le père lâche la bride mais ... tient encore les rênes de l'affaire jusqu'à l'âge de 70 ans. Pourtant le fils s'épanouit dans son rôle de nouveau Président et s'oriente peu à peu vers un trafic "zone longue". C'est le début des premières lignes Jura Toulouse et Jura Bretagne.

Implantées depuis 1986 à Lavans les St-Claude où l'exploitation est maintenue, les activités de logistique et d'entrepôt sont confiées en 1999

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

à Lavancia Oyonnax, au cœur de la " Plastic Vallée ". L'entreprise s'est spécialisée dans le transport volumineux 120 m<sup>3</sup> (membre du réseau " Euro Volume ") et dans la logistique.

La société se développe encore sous la direction des enfants de Pierre LAMY puis de Marie Antoinette Lamy, la belle-fille de Lucien. En 2008, Pascal le Président et Catherine sa sœur poursuivent l'œuvre des " *Transports Pierre Lamy* " ... avec l'appui bienveillant du retraité Pierre, toujours au travail pendant les après-midis à Lavans les St Claude !

Avec 104 salariés répartis dans toutes les activités de l'entreprise, et une surface de stockage opérationnelle de 15 000 m<sup>2</sup>, le Groupe propose une gamme complète de prestations. La répartition de l'activité est la suivante en 2008 :

Emballages 31 %, Matières plastiques 18 %, Jouets 15 %, Pièces automobiles 14 %, Matériaux de construction 8 %, Hygiène 7 %, Alimentaire sec 4 %, Bois dérivés 3 %.

*Entrée des Transports Lamy*

*6 rue de la Promenade Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

*Maison d'habitation des Transports Lamy*

*4 petit quai Morez*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

### FLANERIE AU CENTRE VILLE

(Suite)

**M**ais revenons sur nos pas et reprenons notre flânerie en direction de l'Église Notre Dame.

Le sens obligatoire vers le Centre-ville n'était pas la règle il y a cents ans ! Il est difficile d'imaginer la malle-poste de la maison de transport "*Bouvet*", arrêtée avant 1904 presque en face de l'église. L'engin, bondé dans le cas le plus favorable d'une douzaine de voyageurs endimanchés, attend devant la "*Papeterie Morézienne*" qui sert de relais pour les expéditions lointaines vers La Faucille et Gex. Le n° 134 de "*Pesenti SA*" propose de nos jours ses articles de bijouterie. C'est en ce lieu mythique que naguère le libraire "*Vacelet*", se chargeait de la distribution des journaux matinaux. Il est remplacé vers 1945 par la librairie "*Le Charpentier*" qui, avec son successeur Gérard "*Vidonne*" ensemencent quelques graines dans les cerveaux cultivés du coin. L'enseigne sera malheureusement convertie dans les années 90 en "*Hello Pizza* (n° 132), dont le seul nom suffit à mesurer l'ampleur du changement culturel autour du local. Car les pas de porte se rachètent au fil des ans. Le coiffeur, qui jouxtait le temple de l'intelligence a disparu. Il est de nos jours remplacé par un "*Institut Espace Beauté*". À côté, après "*Nadine*", précédée il y a longtemps par un marchand de primeurs, on prenait la pose au "*Studio Arts Images*", Sarl spécialisée dans la photo et la lunetterie. L'atelier occupait avec goût le café historique "*Chez Seibert*", du valeureux Albert Seibert (deux fois vainqueur de Strasbourg Paris à la marche en 1951 et 1952 devant Joseph Zami). Vers 1833, l'emplacement servait de lieu d'agrément apolitique au "Cercle" où l'on servait des boissons et jouait "*au billard, aux dames, au piquet, à la bête ombrée, au tric trac*". C'est dans ce bistrot légendaire que certains s'attardaient jusqu'à la fin de la messe avant de suivre le corbillard au Morez Dessus. Vers 1950, "*Henri Mandrillon et Cie*" était installé au premier étage. Après la disparition de l'atelier de photographie, "*Lu'Syl*", dédiée aux vêtements féminins, prend le relais, toujours au n°130. Le magasin est dorénavant géré par Sylvie Luquot, apparentée aux "*Albin Paget*", comme le montre l'arbre généalogique de la dynastie. Elle est aussi présidente de l'Union commerciale morézienne. Aux numéros 126 et 124 les boutiques de "*Marcel Laporte Sa*" et de "*Lingerie Chantal Guyon*", symbolisent la tradition de qualité et d'amabilité des commerçants de l'agglomération.

Après la vénérable "*Caisse d'Épargne de Franche Comté*" au n° 122, bifurquons dans la rue Ernest Merlin, empruntée jadis par le curé Grenier pour conduire les défunts à leur dernière demeure. Le convoi funèbre longeait le Quai des Promenades (Petit Quai), le Pont du Collège (appelé communément " de la Platière " ou " de la paroisse " ou " de l'horloge ") et la rue Etienne Dolet (rue de l'Horloge). Celle-ci avait pour défauts majeurs de perturber les marchés du samedi mais aussi d'éreinter les accompagnants fatigués et les chevaux qui tiraient le corbillard. La volonté du prêtre fut telle qu'il réussit à obtenir la construction d'un pont en fer pour franchir la Bienne. Appelé " le Pont du Curé " ou " Pont Notre Dame ", il est racheté en 1853 par la ville qui ouvre l'année suivante la rue Pasteur ou "rue du Collège" à travers " les Champs Lamy ".

### LES EGLISES DE MOREZ

Nous avons évoqué plus haut l'histoire de la "*Vieille Église* ", remplacée par la nouvelle église catholique.

Consacrée en 1827, elle représente un exemple typique de l'architecture néo-classique du début du 19° siècle. Avec la cure et l'école, construits de part et d'autre, l'édifice très harmonieux fait l'objet entre 1809 et 1820 d'une souscription ouverte par Emmanuel Jobez.

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Le projet de Denis Philibert Lapret est retenu et les travaux sont adjugés à un Chaumerand, Jean Baptiste Girard. Au décès prématuré de l'architecte, la direction de l'opération est confiée à Claude Marie Dalloz de Saint Claude. Les plans sont changés. Les dix colonnes de la nef au lieu de quatre, une tribune au-dessus des sacristies, le déplacement du maître-autel au milieu du chœur, la substitution du clocher central par deux tours coiffées d'un toit en pavillon, la couverture de tuiles en fonte doublées avec des tavaillons pour améliorer l'étanchéité (le zinc les remplace en 1949) sont les principales transformations apportées par le nouveau bâtisseur.

L'offre spirituelle de Morez a subi de nombreuses modifications depuis les années 1990. La géographie des religions dans la cité illustre les effets du processus et de la mutation de la Société française et occidentale de ce nouveau siècle. Morez présente la caractéristique banale d'une mixité religieuse par la présence en parallèle de Catholiques, de Protestants, de Musulmans et de Témoins de Jéhovah.

L'"*Église protestante réformée*" est installée depuis plusieurs générations à côté du "*Central Modern Hôtel*". Par manque de fidèles, donc de moyens, elle quitte les lieux à la fin des années 1980 pour Lons le Saunier. La place est conquise par "*La Poste*". Le temple est détruit et remplacé par un bâtiment annexe. L'"*Église Protestante Évangélique*" prend la relève sous l'instigation du Suisse Florian Rochat. Les "*Témoins de Jéhovah*" ont monopolisé le n° 18 bis de la rue Pierre Morel, en face de l'ancienne usine d'Emmanuel Girod.

Depuis le début des années 1990, le nombre de paroisses du diocèse de Saint-Claude est passé de 300 à 68. Morez fait partie de la "*Paroisse des Viaducs*" avec Bellefontaine, Morbier et Tancua. Mais quittons le domaine religieux en égrenant notre chapelet de maisons le long du quai Jobez en direction du Nord.

Qu'en est-il du quai Jobez ?

Passons l'ancienne cordonnerie des "*Despert*", coulons une larme devant les "*bains douches municipaux*". Les Pompiers les occupent avant de rejoindre leurs nouveaux locaux vers la Gare. Le club de foot les remplace. "*Morez Bureau*", monté par Raphaël Lamy des Rousses, monopolise le secteur voisin. Lors de son départ en retraite, ce service s'implante au n° 144 rue de la République. Le site est ensuite modifié au bénéfice de logements sociaux, évoqués au côté de la menuiserie "*Auguste Gauthier Neveu*" et des "*Pompes Funèbres*", bien placées au pied du chemin vers l'éternité. Puis méditons quelques instants sur le lieu historique de l'ancien hôpital de Morez.

Les difficultés économiques de la ville ont été jadis alléguées à la rudesse de son accès par le Sud ou le Nord. Grâce au raccordement de la Grande Route à la Faucille en 1802, le désenclavement de la vallée s'avère bénéfique pour le développement de l'industrie et du commerce. Cependant la traversée de la cité toujours délicate impose des modifications importantes du tracé des voies de communication. En particulier, la rue de la République, sinueuse, gênée par les méandres de la Bienne qu'elle accompagne obstinément. Lors de l'édification de l'église, la route principale abandonne la rue des Promenades et rejoint la Place du Marché déjà redressée et couverte depuis quelques décennies.

Le plan du cadastre de 1822 ne signale aucun établissement important entre le futur pont du Curé et la voie nord du quai. La rivière courbe son lit sur les prés d'un propriétaire

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

désintéressé, dont la ville hérite lors de son décès. Celle-ci en profite pour autoriser le redressement de la rivière en 1855. Un hôpital est construit et réceptionné en 1862. Ernest Merlin lègue sa fortune aux hôpitaux de Rouen et de Morez. La rue du curé devient celle du généreux donateur. Une passerelle relie la place et le dispensaire. Un splendide jardin à la française, au sud de l'édifice, agrmente le quartier. Un boulo-drome, s'abritant sous les marronniers de la rive droite, lui fait face et bientôt un kiosque à musique enchante les oreilles de la population sur la Place d'Armes. En 1860, l'arrivoir court sur la rive droite et longe en biais la Halle et l'Hôtel de Ville. Le chenal d'amenée de l'"*Usine Bonnemaison*" débute son tracé à l'écluse située au niveau de l'actuel n° 6 du quai des Écoles. Il disparaît lors de la construction de l'Hôtel de Ville, dont le sous-sol cache encore aujourd'hui quelques mètres de l'ancien canal.

Malheureusement, l'hôpital qui a vu naître un grand nombre de Moréziens, est détruit dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Deux décennies auparavant, l'"*Union Commerciale de Morez*" s'opposait déjà à l'arrivée d'une grande surface au centre de l'agglomération. L'édifice historique est devenu désuet. Le Maire de l'époque fait appel aux pelleteuses à 4 heures du matin pour le démanteler, malgré les opposants à cette mesure iconoclaste, pourtant réconfortés par le "*FISAC*" (Fonds d'Intervention Sur l'Action Commerciale), destiné à les accompagner dans la mutation commerciale du quartier. Il est ensuite remplacé par le supermarché "*Casino*" doté d'un parking gratuit et fréquenté principalement par les locaux, proches du site. Un nouvel "*Hôpital Léon Bérard*" est construit au n° 1 rue des Essarts. Il comporte tous les services nécessaires à la prise en charge de personnes âgées, une Maison de retraite et une unité de soins de longue durée. Mais l'ancien centre hospitalier et son dispensaire du quai Jobez resteront encore longtemps le romantique souvenir des nostalgiques d'un passé qui n'en finit pas de mourir.

À la suite du magasin, les numéros 10 à 14 abritent les "*services médico-sociaux*" de la Municipalité dont la Médecine du Travail, Centre d'activité sociale, Mutualité du Jura, Bureau d'information de la jeunesse, etc. L'établissement de l'horloger d'édifices "*Odobey Cade!*" s'est aussi évaporé sous les coups de boutoir des engins mécaniques aux adresses n° 5 et 6 du quai (ancienne numérotation). Nous reparlerons de cette grande dynastie quand notre promenade nous emmènera à la " Cour Paul Odobey " où le fils du fondateur créa sa propre maison, concurrente de celle du père.

Plus loin encore, à l'entrée de la route de la Mouille, l'"*Usine à Gaz*" chère à Aimé Lamy, s'est volatilisée dans les années 1975, laissant la place à des locaux publics et des appartements privés.

Traversons maintenant la route de Lamartine pour nous enfoncer sous la Roche au Dade, dans les rues de l'Industrie, Pierre Morel et des Forges, lieux historiques des précurseurs de la cité.

**CHAPITRE VIII**

**MARCHE**

**SOUS LA ROCHE**

**AU DADE**

*Le feu des forges*

Ô, souffle vain du vent,  
Sur les sentes guerrières  
Va chasser les relents  
Des durs combats d'hier

BGR

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*Centre Administratif n° 4-6 rue de l'Industrie*



*Ancienne usine Poux et Chevassus  
90 rue de la République Morez*



Crédits photo Roland Gabriel-Robez



### LA RUE DE L'INDUSTRIE

**A**u croisement de la route de la Mouille et du quai Jobez, les automobilistes de passage ignorent tout naturellement la troisième voie qui frôle l'"*Hôtel du Commerce*", implanté au n° 7 de la rue Lamartine depuis si longtemps que tout Morézien l'a toujours vue sous son aspect d'aujourd'hui, toujours identique à la description qu'aurait pu en faire Joseph Rouyer le lunetier, lors de son passage en 1900. L'usine à gaz était proche. Les abattoirs en face exhalaient leurs odeurs fortes depuis 1859.

Mais nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle. Derrière la bâtisse ancestrale de l'auberge, les vieux ateliers ont disparu, laissant la place à de nouveaux bâtiments construits par la ville. Successivement sur le côté gauche, on découvre le n° 4 du "*Centre Administratif*" et la perception transférée de la partie nord de l'immense structure de l'Hôtel de Ville et des Écoles du Centre. L'âme des "*Jacquemin*" s'est échappée du site.

En 1900 on pouvait y voir une baraque dérisoire, pauvre remise adossée à la rivière où s'entassaient pêle-mêle du bois de chauffage, du fourrage pour les lapins du tavernier, une charrette à bras, un traîneau tendant ses bras vers les toiles d'araignées du toit vermoulu. Transformée en remise automobile, elle est toujours en place dans les années 1970 !

L'installation en 1905 des "*Jacquemin*" anime le secteur. Les transformations successives des bâtiments n'enlèvent rien à l'isolement des ouvriers et des maîtres des lieux successifs. Les modifications, constructions portent la marque de l'entreprise "*Di Léna*". L'industrie et son caractère strict et austère n'apportent aucun supplément d'âme à l'endroit. Pourtant le propriétaire habite au n° 15 rue Lamartine relié à la rue de l'industrie par une passerelle métallique. À deux lancées de pierres en direction de la carrière, on se rapproche du n° 19 où les "*Girod émaillerie*" s'activent au four dans leur maison construite en 1925, débordant par la suite le long de la route de la Mouille sur le n° 17 pour accroître les surfaces utiles à l'exploitation en plein essor. À l'entrée du chemin d'antan traversant les champs pour rejoindre la rue de l'Industrie, les Di Léna ont construit leur propre résidence au n°21. Elle est rachetée par Denis Girod qui s'en sépare plus tard.

Bientôt, les entreprises de lunetterie vont envahir les locaux et leur extension. Un atelier de celluloid dressé perpendiculairement à la Bienne vomit ses volutes de fumées acres. Les années passent, languissantes. La "*C.G.O.*", Consortium général d'Optique, remplit les locaux et accroît les surfaces avant de disparaître en 1954. Les "*Marius Morel*" et les "*Cochet*" (Bernard Bertrand, époux d'Yvonne, fille de Paul Cochet) se partagent alors les bâtiments avec la Municipalité. Les établissements "*BCV*" (Bertrand et Cabours de Virgile Lunetterie) occupent ensuite les lieux. Puis c'est le tour de "*Soudo-Métal*", installée derrière le cinéma avant d'aménager dans l'ancienne usine Cochet, et qui va s'en aller à Champagnole en 2007. Puis un jour, tout s'arrête ... et la Bienne coule toujours.

Toutefois depuis 1998, la SARL "*Augar International*" est installée au n° 8 rue de l'Industrie. Elle est dirigée par Hervé Lamy, le fils de Robert, PDG en retraite du groupe "*L'AMY*" depuis 1995.

### LA SOCIETE AUGAR INTERNATIONAL

C'est en 1995 que Hervé, le fils de Robert Lamy, prend sa liberté après vingt années dans la société "L'AMY". Il crée sa propre entreprise "Augar International" (contraction d'Auguste et Arsène, prénoms de ses deux fils). Installé d'abord à son domicile au n° 20 rue de l'Industrie, il installe ses outillages et ses machines trois ans plus tard au n° 8 de la même rue. En 2005, il dédouble ses ateliers : le Service Après-Vente ne bouge pas mais les ateliers de design et de production de lunettes en métal plaqué or et titane intègrent le n° 101 rue de la République que les "Marius Morel" avaient abandonné après plusieurs décennies d'occupation. Il dédie sa société au "luxe abordable" et le succès de la marque "Sensio", renforce le développement de la gamme des montures "Augar" à l'international, consolidée par la licence exclusive de conception et de distribution de la collection "Bugati-Eyewear".

Cependant, la crise en 2009 aura raison de la volonté de ses dirigeants : l'entreprise ferme ses portes en juin.

Néanmoins et fort heureusement, l'Administration de la cité poursuit son œuvre de bienfaisance auprès des Moréziens orphelins de leur vieux quartier industriel, alors qu'à deux pas de là, les flonflons de la salle Lamartine animent tristement leurs mélancoliques week-ends.

Un superbe logement patronal édifié sur la hauteur, au n° 6 rue de Lamartine par Jacquemin Verguet au milieu du siècle dernier, mérite amplement son appellation de "Château Gouverneur" quand cette dynastie prendra plus tard possession des lieux. En 2008 c'est toujours la demeure de Françoise Morel-Mottet, la Présidente de la société "Gouverneur Audigier".

En nous dirigeant vers la rue Morel, la route bute sur un immeuble déjà ancien. Il y a plus d'un siècle, la rue de l'Industrie s'arrêtait dans les champs. Un chemin parfumé et bucolique s'allongeait le long de l'eau et dépassait le Casino. Au croisement, la fabrique de l'un des descendants des Mayet au n° 16 ne fonctionne plus. René garde les lieux, à quelques mètres du n° 18. Dans celle-ci "Serge Nicod", fournisseur de balanciers et couronnements pour la "SA Gaudard A et P", entame aujourd'hui les dernières années avant sa retraite. Georges Jean-Prost et ses frères André et Marcel, fabricants de branches et de charnières, puis un "Darnon" déjà oublié, les avaient précédés. Ils occupaient la place tenue ensuite par "Alexis Lintanfe", spécialisé dans la décoration de lunettes. Ce dernier n'est pas inconnu des Moréziens férus d'histoire locale. Pendant la dernière guerre, prenant beaucoup de risques, il imprimait des tracts de la Résistance contre l'occupant. Les nageurs en eau froide lui sont reconnaissants d'avoir promu avant 1939, la construction de la piscine municipale, mise en œuvre sous la route de la gare.

Arrêtons-nous devant la robuste bâtisse située en face au n° 11 rue de l'Industrie, édifiée au début de la Belle Époque par Jules Poux.

### LES POUX et CHEVASSUS

**E**n 1900, lors de sa promenade souvenir dans la capitale lunetière, Joseph Rouyer avait constaté la construction d'une usine de fournitures pour lunetterie de Jules Poux. L'histoire de cette unité de fabrication est liée à celle de l'un des "Frères Cottet".

Jules Cottet fonde à Gouland vers 1895 une " fabrique d'horlogerie et de lunetterie ". Elle prend le nom de "*La Fabrique Jules Cottet*". La production de lunettes et de pince-nez fait merveille et la famille décide de migrer à Foncine le Bas où la reprise d'une fabrique "*Bisson Berges & Cie*" (dite " usine du haut "), constructeurs-mécaniciens de Paris et spécialisée en appareils de mesure, s'avère intéressante. Jules est bientôt séparé de ses frères qui poursuivent leur parcours à Morez en s'installant au n° 26 quai de l'Hôpital sous l'appellation "*Cottet Frères*" et dont la destinée rejoindra celle des Morel en 1983 pour former la société "*Morel Cottet*". Jules Cottet s'associe avec Jules Poux qui devient copropriétaire de l'usine de Foncine le Bas.

Qui est Jules Poux ? En 1903, il avait fait construire une usine et un logement patronal au n° 11 rue de l'Industrie, sur la rive gauche de la Bienne. Lors de son passage touristique vers 1902, Joseph Rouyer la signale en cours de construction et l'on sait que les deux Jules poursuivent leur entente jusqu'avant la Guerre 1914-1918.

Alors que Jules Poux s'installe à Morez vers 1904, Jules Cottet continue l'exploitation à Foncine, tout en étant associé avec Jules Poux. Une seconde usine dite " du bas " est construite à Foncine le Bas. Elle est apportée à la "*Société des Lunetiers*" en 1914 et qui avait déjà acquis la première en 1913. Elle les fusionnera en 1930 avant de transférer les équipements à Morez l'année suivante, ainsi que tout le personnel volontaire pour ce mouvement irréversible.

Retrouvons les deux protagonistes au bord de l'eau, dans l'usine carrée dressée au n° 11 de la rue de l'Industrie. La société "*Jules Cottet & Jules Poux*" est bientôt reliée à la rue de la République au n° 90 par une passerelle en béton armé, jetée sur la Bienne par l'architecte Augustin Bidot de Lons le Saunier. Jules Cottet abandonne le site lorsqu'il intègre, avec son fils Raymond, la "*Société des Lunetiers*" dont il est sociétaire depuis 1914.

Diverses sociétés se succèdent alors dans l'établissement : "*Les Fils de Jules Poux*", puis "*Edmond Poux*" à partir des années 1920 jusqu'en 1934. "*Les Ets Noël Chevassus*" y aménagent et produisent des lunettes entre cette date et avant 1969. De 1970 à 1990, les "*Ets Paget Frères*" prennent possession des locaux et y fabriquent du matériel pour la lunetterie (meuleuses, polisseuses, tourets, outillage pour l'industrie du verre et du plastique, etc.). Après leur

## **MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS**

départ au Morez dessus, au n° 18 rue Louis Grandchavin, les locaux sont occupés par l'imprimerie "Camelin", spécialisée dans l'élaboration de documents commerciaux.

Toujours rue de l'Industrie, les établissements "*Lucien Ganeval*" fabricants de cercles de lunettes en celluloïd ou rhodoïd, y diversifient leur activité en devenant émailleurs, sous l'intitulé "*Émaillerie du Haut Jura*" dirigée par Philippe Zambon. L'activité a cessé son exploitation depuis longtemps. Citons encore l'atelier de François Barbe ou "OROR" (nickelage, dorage, rhodiage). Cette unité a aussi disparu après son transfert à la Mouille bien avant 1990.



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

### LA RUE PIERRE MOREL

**E**n sortant de la "Cour Paul Odobez", le passage sur le pont du Casino, construit en 1853, mène en quelques instants à la rue de l'Industrie. Elle prend la direction du Bas de Morez en tournant sur la rue Pierre Morel. Son nom historique, la rue des Teppes et bien plus tard la rue des moulins, traduit l'isolement de ce chemin parallèle à la Bienne. Pas une âme ou presque.

En 1822, la rive gauche est un simple passage piétonnier longeant la base de la Roche au Dade culminant 200 mètres plus haut. Un à-pic impressionnant domine la vallée. Des pierres menaçantes, arrachées par les intempéries, dégingolent sans prévenir sur les promeneurs et les pêcheurs. Depuis 1816 le château Jobez se dévoile au loin sur les flancs de la colline de Morbier. Le Pont Bénier n'est pas encore ouvert à cette date. Jusqu'en 1840 de robustes planches suffisent pour rejoindre les propriétés de la rive gauche où quelques jardins et surtout des prés donnent un air champêtre au petit village de Morez.

Aujourd'hui, l'usine de Claude Emmanuel Girod, construite en 1856, surgit au bord de l'eau, à l'extrémité nord de la rue de l'Industrie. Les arrivoirs, qui longeaient la Bienne sur des kilomètres, sont détruits, victimes des progrès et de l'ingratitude des entrepreneurs. Pourtant ils en ont vu défiler des artisans, fabricants, dépanneurs, électriciens, décolleteurs, lunetiers, etc.

Après le décès du maître des forges, la veuve d'Emmanuel Girod vend la force motrice en surplus fournie par ses rouages. Comme Delphin Odobey elle est autorisée à utiliser la machine à vapeur. Elle offre son énergie à des artisans entre 1855 et 1875, les Regad, les Richard et les Bénier. À cette date, les trois frères Henri, Honoré et Homère Bénier Rolet avec bientôt 12 employés se lancent au n° 2 de la rue Morel dans la fabrication et la réparation de matériels de scierie. Par exemple, ils équipent l'ancien moulin de "*l'Abbaye*", converti en scierie. Ils avaient ouvert un garage en 1935 au n° 36 rue de la République. L'essor du transport routier pousseront les "*Bénier Rolet*" à poursuivre doucement les activités de réparation, tout en les réduisant progressivement jusqu'en 1988, date de la fermeture de leur atelier dans l'immeuble Girod. Nous évoquerons leur mémoire lors de notre retour vers le centre de la ville, au n° 35 puis au n° 83 rue de la République.

Les "*Camelin*" enjambent le siècle en occupant le premier et le deuxième étage du n° 18 rue Pierre Morel. Leur spécialité principale est la construction de machines pour les tourneurs décolleteurs qui prolifèrent dans la ville, et des outillages spécifiques aux lunetiers. La "*Manufacture Mécanique de Lunetterie et d'Optique*" (la MMLO) est son principal client entre 1919 et 1931 jusqu'à leur départ à Besançon. Dans les locaux libérés, les "*Ernest Vuillet*" et "*Thévenin*" fabriquent avec quatre personnes des transformateurs et des postes de "TSF" jusqu'à la deuxième guerre mondiale qui interrompt la production définitivement. Entre 1944 et 1956 la lunetterie "*Pierre Finasse*" engrange les commandes de fournitures de lunetiers de la région. Son atelier de 150 m<sup>2</sup> est logé au-dessus du chantier de mécanique des "*Benier*". L'entreprise emménage en 1956 dans une surface doublée, construite l'année précédente au n° 22 rue de la République.

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

En 2008, le bâtiment est reconverti en immeuble d'habitation, bien au calme en face de celui des "*Témoins de Jéhovah*". La roue hydraulique installée en 1875 (et enlevée en 1988) fut remplacée par des moteurs à gaz pauvre avant 1914 puis par des moteurs électriques après 1920.

Aucune industrie, aucune habitation ne jalonne la rue Morel entre les numéros 2 et 18. Et pour cause. Qui aurait voulu prendre le risque de recevoir un cadeau du ciel en provenance de la carrière "*Di Lena*" ? Depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle, l'entreprise grignote les roches calcaires de la montagne. Pendant des décennies, les mines ont explosé et scandé la vie morézienne, tonnerre bref et violent, précédé invariablement par un coup de trompe inquiétant. La circulation, quoique rare, s'arrête. Les dynamiteurs avaient construit une rampe pour déverser les pierres avalées par l'usine de béton rapide du Pont Bénier. L'atelier de concassage au pied du départ de là "*via Ferrata*" est toujours là, sans vie depuis plus de vingt années. Les propriétaires ont préféré exploiter plus économiquement les carrières de la Savine.

Reprenons la promenade silencieuse vers les lieux historiques des numéros 2 et 4 de la rue des Forges.

L'ensemble est imposant. Claude Girod Clerc avait édifié en 1531 moulin, foule et battoir cédés à Pierre Girod Bourguignon et transformés en scierie en 1665. Reconstitué par Marc Joseph Girod en 1778, il est modifié et agrandi au 19<sup>e</sup> siècle. Une fonderie destinée à la fabrication de pièces d'horlogerie se substitue à la clouterie initiale de Jacques Aimé et Pierre Amédée Girod vers 1845-1850. Les locaux disposent d'une machine soufflante mue par une roue sur le canal de dérivation de la Bienne. Le moulin est détruit vers 1865.

Lorsque Claude Emmanuel Girod, le fils héritier (il a deux sœurs Marie Julie et Clémence) devient propriétaire, le site réunit une scierie, une fabrique d'horloges et des ateliers de lunetiers. La montée en puissance de l'entreprise s'est accompagnée de l'ajout d'un bâtiment traversant la rue Pierre Morel, laissant au-dessous du premier étage une trouée pour les véhicules. La veuve d'Emmanuel y loue une autre partie de l'usine aux frères Marius et Paul Pelletier jusqu'en 1927, lorsqu'ils créent leur "*Société Pelletier et Cok*" au n° 24 rue de la Gare. Vers 1954, un atelier de Georges Sarran est installé sur le site "*Scherer*" mais il disparaît en 1955.

Au 20<sup>e</sup> siècle, une grande partie des locaux est occupée par la scierie "*Scherer*" jusqu'en 1965 environ. La société "*Elie Janier Dubry*" puis la veuve sont colocataires au 2<sup>e</sup> étage du local sud depuis 1925. À cette date, le bâtiment enjambant la voie routière est démoli et reconstruit après le départ des "*Pelletier*". Cette usine de lunetterie est remplacée en 1971 par la "*SNRL*" (*Société Nouvelle de Réalisations Ouvrières*) jusqu'à son transfert à Morez le Haut dans la rue Wladimir Gagneur, dans un local qui prend feu en avril 1989.

Un nouvel atelier est édifié sur le site du n° 2, au nord-ouest à côté de la Bienne. La "*SOFALM*" (*Société de Fabrication de Lunettes Métal*) prend la suite de la "*SNRL*" avec 14 personnes, plus 6 à domicile en 1991. La société "*PAE*" s'implante le long de la rivière sur les fondements de l'ancienne scierie "*Scherer*" disparue depuis longtemps déjà. L'entreprise est spécialisée en polissage, traitement et revêtement des métaux. Elle ne s'attarde pas longtemps et déplace son siège social et ses installations polluantes au n° 4 de la Ruelle de la gare. Elle sera mise en liquidation judiciaire le 15 octobre 2004.



## **MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS**

Aujourd'hui les quatre roues à aubages au-dessus, plus une " de poitrine ", les 2 scies à lames verticales, les scies circulaires, les 6 paires de meules et parfois le nom des Scherrer ne sont plus qu'un souvenir pour quelques rares habitants de ce vieux et si nostalgique complexe industriel.



### LA RUE PIERRE MOREL

(Suite)

**A** ce stade de notre randonnée à travers la ville, il est temps de fournir quelques données historiques sur les familles Girod. Au début de cet ouvrage, nous avons déjà retracé l'épopée de leurs ancêtres parmi les héros de la création de la ville, avec les Morel et les Bailly. Séparons maintenant deux branches reliées par deux frères issus de Pierre Girod dit Perret-Bourguignon, leur arrière-grand-père :

- La lignée de Jean Joseph des "*Girod Père et fils*", puis "*Girod Frères et fils*", créateurs des usines de la rue Pierre Morel que nous appelons les Girod de Morez.

-La descendance de Célestin, aïeul de la famille des "*Signaux Girod*", que nous désignons par les Girod de Bellefontaine, où ils sont toujours implantés en 2009. Leur passage dans la rue Pasteur a été évoqué précédemment. Cette entreprise symbolise le fanion qui fait la gloire de la dynastie.

L'arbre généalogique des Girod présente les deux principales lignées, celle du bas de Morez et celle des Girod de Bellefontaine. Un tableau succinct d'autres Girod de la région complète l'historique de cette grande famille jurassienne.

#### *Usine de la Carrière Di Lena rue Pierre Morel*



Photo Bernard Gabriel-Robez

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*Anciens établissements Girod  
2 rue Pierre Morel Morez*



*Anciens établissements Girod  
18 rue Pierre Morel Morez*



Photos Bernard Gabriel-Robez

*Usine Girod Signalétique  
Lieu-dit Maisons Morel à Bellefontaine*



Crédit photo Roland Gabriel-Robez

### LES GIROD FRERES DE LA RUE PIERRE MOREL

C'est Jacques Girod, fils de Pierre Girod, donc petit-fils de Pierre Girod-Bourguignon de la Mouille qui reprend le flambeau de la dynastie en 1665. En ces lieux, les limites de la communauté de Morez étaient l'objet de nombreux conflits avec le village de Morbier. Sur ces territoires litigieux, Jacques Girod, échevin de la Mouille et fabricant à Morbier, possédait de nombreux domaines aux Chalettes et des usines à Morez. Très entreprenant comme les Malfroy, les Dolard et les Mottet-Morel, il est autorisé en 1667 à construire une autre bâtisse comprenant les rouages nécessaires à un batteur complémentaire.

Les successeurs poursuivent leur entreprise au cours du 18<sup>e</sup> siècle, traversant les périodes sensibles des guerres de Louis XIV et de graves crises économiques. C'est le cas de Marc Joseph Girod (1730-1815), descendant du précédent. (Il est conseillé au lecteur de se reporter à l'arbre généalogique des Girod pour éviter la confusion entre membres de la famille portant le même prénom). En 1778, il reconstruit en quasi-totalité son établissement du n° 2 de la rue Morel. La mécanisation des installations après 1750 s'accélère et s'organise dans le cadre d'une technologie déjà existante de la clouterie et de la conjugaison de menus progrès qui, additionnés, font boule de neige. Les cloutiers du Bas de Morez sont équipés de roues à aubes, recevant l'eau sur le côté à hauteur de l'axe de rotation. En remontant vers le centre de la ville, la dénivellation supérieure autorise l'emploi de la roue à augets alimentée par-dessus. Les petits perfectionnements techniques, la production en hausse constante, le début de la machine à vapeur jouent un rôle moteur dans la progression des affaires des Girod. La meilleure rentabilité de l'activité horlogère en cours d'industrialisation provoque alors la récupération et la transformation des sites hydrauliques moréziens jusqu'alors réservés aux forges, clouteries et moulins.

Le désenclavement de la vallée, grâce à l'amélioration des routes de Franche-Comté, favorise aussi la mutation industrielle du site. La future Nationale n° 5 abandonne la Cour du Roi et adopte le tracé de la rive droite de l'Évalude. Fait attester en 1791, on sait que Marc Joseph Girod se convertit au métier de l'horlogerie. D'abord Morberand, il devient Morézien en 1809 lorsque la limite Morbier-Morez est modifiée. Déjà âgé, il prépare sa succession et à la même date, il vend un de ses armoires sur l'Évalude à son fils Pierre Alexis Girod, négociant en horlogerie dans la cité. L'héritier sait associer la pratique du négoce avec le développement d'établissement hydraulique et démontre son aptitude à s'adapter au nouveau contexte industriel. Sa clouterie utilise trois paires de meules actionnées par augets sur le côté. Il travaille non loin de Victor Benoit et de Delphin Gruet. Hilaire, un autre Girod proche de lui, active une scie et un moulin. Leurs installations utilisent l'énergie hydraulique par action de l'eau sur les augets au-dessus.

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

En 1812 un parent proche, Pierre François Girod rétablit sur la Bienne, à proximité des autres collatéraux, une usine à deux rouages dédiés à la production de fers, destinés à des outillages pour l'horlogerie et la maréchalerie. Déjà en l'an VIII (1801), en véritable entrepreneur, après avoir exploité en indivision avec ses frères la clouterie de leur père, il avait acheté une maison à quatre moulins sur la Bienne. Et il n'est pas seul à s'activer dans ce métier prometteur. Ses voisins sont les Reverchon et les Benoît-Clément, spécialisés dans un établissement à huit rouages dans l'élaboration de profilés de toutes natures pour la grosse et la petite horlogerie.

Un autre "cousin", Jean Baptiste Girod, crée à Morez avec Antoine Joseph Vernier, négociant comme lui, la Société "*Entre nous*" en 1820 pour "la fabrication et la vente de l'horlogerie du pays et la commission". Elle est prévue pour une durée illimitée, mais les vaillants nouveaux "établisseurs", qui vivaient en communauté dans une maison louée en ville, doivent dissoudre la société en 1840. Le même Jean Baptiste Girod était aussi propriétaire d'une usine à la Doye. Comme la route de Prémanon à Morez utilisait depuis longtemps la rive gauche de la Bienne, il fait construire un chemin de la Doye à la Cassine pour accéder directement à la route de Genève en 1829.

Jean Joseph Girod, négociant à Morez, autre frère de Pierre Alexis cité précédemment, poursuit les activités de son père au n° 2 rue Pierre Morel jusqu'en 1828. Il avait épousé Thérèse Morel-Mottet sans profession, perpétuant ainsi les alliances entre grandes dynasties moréziennes. De même, Pierre Auguste Durafourg qui convole à la fin de 1826 avec Jeanne Marie Girod. Tous les deux ont embrassé le métier de cloutier à Morez.

Au décès de Jean Joseph Girod en 1827, Pierre Amédée et Joseph Alexis, qui a épousé Caroline Chavin, une riche propriétaire dans le bourg, héritent ensemble de la Société "*Girod Père et fils*". En 1846 ils créent la société commerciale "*Girod Frères*". Avant 1850 les deux entrepreneurs transforment le site de la rue Morel. La transition de la clouterie mécanique à l'horlogerie passe par la modification des forges de la clouterie en atelier de fonderie dédiée à la nouvelle industrie (la même conversion est mise en œuvre pour les moulins, martinets, scierie de la famille Cochet en 1855). La "clouterie Girod" sur la Bienne devient une fabrique d'horloges, équipée de machines de plus en plus puissantes. L'énergie humaine insuffisante est remplacée progressivement par l'énergie hydraulique pour actionner les presses, les fraises, les soufflets de fonderie.

Claude Emmanuel Girod (1819-1879), fils de Joseph Alexis devient le maître de la société "*Girod frères et fils*" lorsque décèdent Pierre Amédée son oncle en 1852, puis son père en 1853. Dès 1861, il illustre son esprit innovant par l'emploi de turbines pour actionner les machines de son établissement horloger. Sa fabrique utilise une roue de 5,3 m de diamètre (elle sera démontée en 1988 et installée à titre de témoin des temps héroïques près de

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

la Salle des Fêtes de la localité). À l'instar d'autres installations de moulins, scieries, clouteries et tanneries dans le canton de Morez, dont la mise en œuvre assez précoce s'explique par la maîtrise des arts et de la mécanique. La baisse attendue des coûts de production justifie aussi ces initiatives avant-gardistes. Claude Emmanuel Girod avait fait construire un pont pour desservir le site industriel réunissant une scierie, une fabrique d'horloges et des ateliers de lunetterie. Ce " Pont Bénier " (ainsi dénommé plus tard en hommage à Honoré et Homère Bénier Rolet, fabricants et réparateurs de matériel de scierie qui occupèrent le bâtiment de 1875 à 1988), met en liaison directe la rue de la République et la nouvelle usine du n° 18 rue Morel construite en 1854.

Au décès de Claude Emmanuel Girod, sa veuve née Bonnefoy Hortense, se transforme en marchande d'électricité. Elle loue la force motrice excédentaire aux entreprises qui ne disposent pas de leur propre moteur hydraulique. Ses ateliers sont dédiés à cette époque à la taille de diamants, à la fonderie pour l'horlogerie et les tournebroches dont le succès ne se dément pas. L'industrie de la lunette est en plein essor et les locaux sont consacrés en grande partie au travail des lunettes pour les opérations de " débordage ".

Néanmoins, toute histoire a une fin et le 20<sup>e</sup> siècle verra peu à peu les ateliers se modifier ou disparaître. Divers artisans les occuperont, occultant lentement le souvenir de l'une des branches pionnières des Girod. Heureusement, les archives familiales de la famille Girod-Runner, longtemps présente sur le site, témoignent encore de la très longue épopée de ces grands industriels de la ville.

Mais tout ne tombe pas dans le puits de l'oubli. Une autre branche descendante de l'ancêtre Marc Joseph poursuit encore l'aventure des Girod. Il s'agit des " cousins " lointains, héros de la formidable épopée des "*Signaux Girod*" dont l'histoire mérite amplement d'être contée, tant son rayonnement international rejaillit sur Morez depuis quelques décennies. Nous les retrouvons sur les hauteurs de Morez, à Bellefontaine.

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

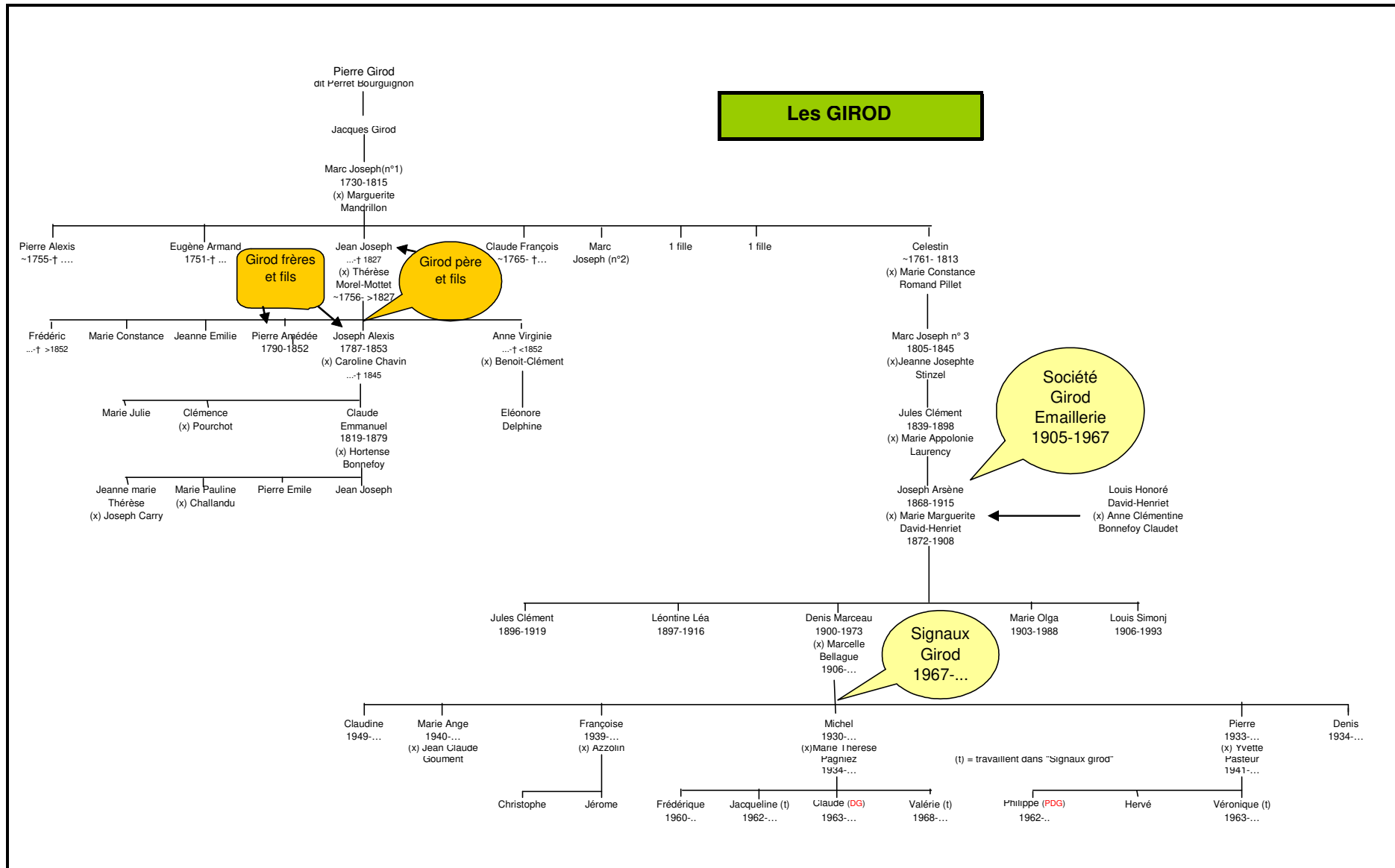
*La Bienne vue du Pont Bénier, derrière l'ancienne usine Girod  
n° 18 rue Pierre Morel*



Photo Bernard Gabriel-Robez



# MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

### LES GIROD de BELLEFONTAINE

**M**arc Joseph Girod, dont il a été question précédemment, était le père prolifique de Pierre Alexis et Jean Joseph déjà cités, d'un autre Marc Joseph n° 2, de deux filles Anne et Jeanne Marie, des horlogers Claude François et Eugène Armand, et d'un certain Célestin Girod né en 1761. Époux de Marie Constance Romand-Pillet, il produit un enfant unique Marc Joseph Girod n°3 (1761-1813) que nous numérotons ainsi pour éviter la confusion avec les antécédents. Il est le cousin germain de Pierre Amédée et Joseph Alexis Girod de la société "*Girod frères et fils*" évoquée plus haut.

Ce Marc Joseph est aussi le grand père de Joseph Arsène Girod, né à Supt en 1868 près de Champagnole d'une famille originaire de Morez. Celui-ci est peintre émailleur. Doué pour les couleurs, l'ancêtre historique de l'entreprise "*Signaux Girod*" fait ses premières armes sur les cadrans d'horloges dans l'atelier des Morel émailleurs. Il les quittera en 1900 après vingt années de labeur et d'épargne. Car en effet, il se constitue un pécule arraché au fil du temps et des foires qu'il anime à ses moments de liberté avec un phonographe, certainement un des premiers du début du siècle. Fort d'une coquette somme d'argent, il convainc les David-Henriet de lui accorder la main de leur fille Henriette en 1895. Encouragé par sa belle-famille, il s'installe dans leur maison avec ses cinq enfants au n° 21 de la rue Pasteur. "*L'Arsène*", c'est ainsi qu'on l'appelle à Morez, fonde sa propre entreprise vers 1900. Seul employé, il investit la cave, y implante un four à coke et une cisaille et se lance dans la fabrication de plaques sur lesquelles s'écrivent les noms des rues, les numéros des bâtiments, les chiffres des cadrans d'horloges et de pendules. Cette branche de l'entreprise est moins favorable à l'émaillerie car la demande suit la décroissance de l'horlogerie d'édifice et des "*Morbier*". Cependant son réseau de vente se développe, alimenté par les adresses que lui confie son beau-frère Louis Honoré David Henriet.

Mais Arsène décède en 1915, rongé par le diabète et par les dégâts sur ses poumons des dépôts de plomb, absorbés pendant une décennie. Son fils, Denis Marceau Girod, dit "*le Marceau*", poursuit l'œuvre paternelle dont il prend seul la tête en 1915. Car le mauvais sort s'acharne sur la fratrie avec les suites de la guerre de tranchées pour Jules Clément, et la tuberculose pour Léontine Léa et Marie Olga. Confiné dans sa cave, où il stocke ses matières, et dans sa cuisine où il peint, cela ne l'empêche pas de convoler en 1925 avec Marcelle Belague qui lui donne six enfants. Mais la place manque et il décide la même année d'acheter un terrain sur la route de la Mouille (numéros 19 et 17 rue Lamartine). Aidé financièrement par le beau-frère, il édifie un atelier de 100 m<sup>2</sup> et son logement patronal. Le rez-de-chaussée est occupé par les cisailles et les presses de la tôlerie. La décoration est exécutée au second étage, dédié à la préparation des expéditions. Le dernier niveau est consacré à l'émaillage et à la cuisson. Fêru de techniques nouvelles et équipé de pistolets à peinture, Marceau développe celle des émaux liquides,

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

permettant la cuisson des plaques en position verticale, multipliant de ce fait la capacité de production des installations. Il acquiert vers 1930 un four électrique à atmosphère neutre (le premier à Morez), rationalise le procédé de brossage et décoration au pochoir. Il devance alors ses concurrents dans un domaine où la qualité est primordiale dans la conquête de nouveaux marchés. Accessoirement, il améliore la rentabilité du four en mettant au point un procédé inédit de " cintrage des verres de lunettes " pour les lunetiers de la région. Pour répondre à la demande des quincailliers, il recrute un ouvrier et un apprenti. Il développe la fabrication de plaques mortuaires, dont son père s'était fait une spécialité. Et qui sait combien de tombes furent creusées pour accueillir les innombrables morts de la Grande Guerre ! Elle représente près de 50% de l'activité de la Maison Girod. Appelée " *Cœur de Morez* ", la mémoire des cimetières est protégée des intempéries par l'émaillage. Elle autorise la présentation de la photographie du défunt sur la tombe, surmontée de la croix catholique noire sur fond blanc.

Quand la guerre éclate en 1939, Marceau est mobilisé à Morez. Néanmoins, il peut continuer à temps partiel son travail d'émailleur, à cent mètres de la ligne de démarcation, surveillée par l'ennemi, juste après la carrière Di Lena. La matière première est rationnée. Peu importe ! Le fabricant récupère la tôle à coups de marteau sur des plaques rebutées, achetées par centaines de kgs. Les commandes convergent de la zone libre par des voies détournées et les livraisons prennent le même chemin dans le sens opposé.

Marceau Girod a six enfants dont Michel et Pierre qui intègrent la société respectivement en 1943 et 1950. Le père embauche un tôlier et une femme peintre sur émail. En 1944, Morez libérée favorise la reprise des expéditions mais avec les difficultés inhérentes à l'approvisionnement de tôles, dont la pénurie est partagée par le Syndicat des émailleurs en fonction du volume d'affaires de chaque société. Celle des Girod est la première sur le site de Morez. Marceau maîtrise avant ses concurrents la " décalcomanie vitrifiable " (les plaques mortuaires s'embellissent de fleurs). Dès 1950, son représentant prospecte les agences publicitaires. Les ordres affluent. La société lance la sérigraphie. Michel, Pierre, Marcelle, deux ouvriers travaillent six jours sur sept. Une commande miraculeuse de panneaux routiers à " angles " en provenance du directeur de la société " *Le Matériel Municipal* " d'Alger, induit une mise en œuvre industrielle des produits demandés. Leurs spécifications et contraintes techniques exigent des outillages appropriés. L'aide sollicitée auprès de la société " *Gaudard* " de Morbier, spécialisée en emboutissage de lampes à pétrole, est déclinée, forçant la maison Girod à réaliser elle-même les moyens adéquats.

Après l'Afrique, les trois dirigeants Marceau, Michel et Pierre Girod scrutent le marché français. Les premiers panneaux de signalisation routière apparaissent en 1952 et l'entreprise réussit à obtenir leur homologation en 1957. L'usine acquiert un second four électrique puis un autre au gaz qui élimine les premiers, investit dans des engins de pliage, cisailage,

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

emboutissage à passe unique avec un balancier automatisé. Le marketing de l'"Émaillerie Girod et ses Fils" étend son emprise sur tout le pays. Le succès est au rendez-vous. L'usine de la route de la Mouille quintuple ses surfaces. Une annexe (n° 17) phagocyte bientôt le jardin voisin. Les couloirs de l'habitation servent au refroidissement des produits après la fournée. Les conditions de travail se dégradent. Il faut déménager.

Grâce aux conseils de Pierre Labourier, assureur de la firme depuis sa création, Marceau Girod achète en 1965 les 1500 m<sup>2</sup> de l'usine de menuiserie de "Bernard Gauthier-Neveu" qui a cessé son activité en 1964. Les Girod réhabilitent le bâtiment, déménagent, s'équipent en presse, cabine de peinture, four à gaz, machine à vulcaniser les films rétro réfléchissants, exigés par les Pouvoirs Publics, et achetés au "Groupe 3M". Mais la pose des pellicules sur la tôle émaillée impose très vite un nouveau support, l'aluminium, dont la fabrication plus rapide va favoriser la conquête de nouveaux débouchés. Portée par le dynamisme de ses 15 employés et l'importance des commandes autoroutières, "L'Émaillerie Girod" envisage un second transfert sur un terrain situé à Bellefontaine. En 1967, la société change de nom et adopte la marque "Signaux Girod". Le nouveau bâtiment de 3000 m<sup>2</sup>, édifié puis reconstruit après son effondrement sous le poids de la neige, est enfin inauguré en 1970. On déménage une troisième fois avec 30 employés, cédant la place morézienne à la société "Cottet Frères" en 1971.

Poursuivant sa progression, elle acquiert une entreprise cliente de cinq collaborateurs, spécialisée dans la fabrication et le négoce de produits similaires. "Chelle Signalisation" de Toulouse inaugure ainsi une succession d'établissements et d'agrandissements. Françoise Girod s'attelle à la gestion de Chelle et y demeure jusqu'à sa retraite en 1996.

Après le décès du père en 1973, la "Mamie Marcelle" laisse les rênes aux deux fils : Michel aux commandes de la fabrication, Pierre au développement commercial. Vers 1975, les "Signaux Girod" interviennent sur deux grands métiers : la fabrication de panneaux de signalisation et la production de plaques émaillées. La firme pousse son avantage en équipant le dos des panneaux de "raidisseurs", rendant universelle leur pose sur tous les types de poteaux de la concurrence. Michel Girod invente un système inédit de composition des textes, par nature spécifiques, sur les plaques. L'informatique renforce bientôt l'efficacité du procédé.

En 1976, l'entreprise revoit son organisation commerciale et logistique. Une stratégie d'essaimage est mise en œuvre : les clients peuvent s'approvisionner à moins de 150 Kms de leur implantation, la société se dote d'une flotte de camions de livraisons dont les chauffeurs sont de véritables ambassadeurs et informateurs, les effectifs dépassent la centaine en 1981, les surfaces croissent régulièrement grâce à des extensions fréquentes sur le site de Bellefontaine, ... et depuis l'origine de la compagnie, les propriétaires

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

réinvestissent systématiquement leurs bénéfices. Gestion très prudente quand on sait que la maison a toujours payé comptant ses achats !

En 1982, des instructions nationales bouleversent les caractéristiques de la signalétique des panneaux. Sans attendre le déploiement d'une politique de proximité imposée par la décentralisation, le groupe procède à l'implantation de filiales régionales. Pour lever les fonds nécessaires, l'entrée en Bourse de Lyon est effective en juin 1985. Entre 1985 et 1994, des implantations régionales et départementales s'ajoutent à celles de Bar-le-Duc ("*Est Girod*"), Amiens ("*Picardie Signalisation*") ...et "*Chelle Signalisation*" de Toulouse. Niort et Nice feront partie des acquisitions en 2003. Leur direction est confiée à José Camelin, Directeur de Production depuis 1980 et qui endosse le titre de directeur général.

Vers 1985, toute la famille participe à la vie du groupe. Claude, le fils de Michel, intégré en 1950, met en place une "gestion de production" performante, crée un bureau d'études mécaniques. Philippe, le fils de Pierre, entré en 1986, développe une nouvelle approche commerciale.

Dans l'euphorie de leur entrée en Bourse, les "*Signaux Girod*" tentent de se diversifier. Reprise de "*Soudo-Métal*", spécialisée dans les accessoires de soudage, rachat de "*J&J*" agissant dans le secteur des parfums et du cosmétique, et entrée en capital en 1987 dans une entreprise de lunetterie à Chaux du Dombief. Dix années après ces opérations hors du champ de son métier de base, le Groupe se désengage de ces diversifications atypiques, à l'exception de "*Soudo-Métal*".

Puis Michel et Pierre Girod cèdent leur place à leurs héritiers respectifs en 1994. Claude et Philippe sont membres du Directoire avec José Camelin qui sera remplacé après son départ en 2007 par Véronique Girod.

En 2001, le Groupe Girod rachète "*ATECH*" de Cholet (Maine et Loire). Il est leader du fleurissement des villes avec 28 personnes qui réalisent des structures métalliques et plastiques.

En 2002, le transfert de 18 000 Kms de routes de l'État vers les départements ne provoque pas d'augmentation de la demande. Seules les petites plaques fixées au-dessus des panneaux (les cartouches) sont à modifier. Mais le rôle de consultant auprès des communes n'est pas négligeable, d'autant que la Société est devenue "équipementier" des petites localités.

En 2009 le Groupe est le premier fabricant français de signalisation émaillée, deuxième européen derrière "*Plastic Omnium*". Limitée par le ralentissement des besoins et les difficultés de croissance externe par le rachat d'entreprises concurrentes dont les prix de cession sont prohibitifs, la

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

société se voit contrainte à développer de nouveaux créneaux. Elle se diversifie alors vers les équipements routiers et urbains, tels le "Girod Line" pour le marquage au sol et les équipements de sécurité des chantiers (amortisseurs d'impacts, panneaux à message variable, séparateurs de voie, etc.). Ils sont mis en œuvre par les filiales canadiennes à Québec et à Ottawa. Concepteur et aménageur de l'espace routier depuis 1975, le groupe met ses compétences au service du sol. Forte de ses neuf entités autonomes (Bellefontaine, Toulouse, Montpellier, Avranches, Baillargues, Ingres, Arles, Colmar et Paris), le spécialiste de la " *signalisation horizontale* " a une réponse à tous les besoins : travaux sur réseau autoroutier, sous-traitance travaux publics, travaux urbains, marquage de parkings, plateaux sportifs. La responsabilité du " *traçage routier* " est attribuée à Claude Girod, gérant. Toujours innovante, la Compagnie évolue maintenant vers la création de décorations de façades personnalisées, dont celle de l'usine de Bellefontaine représente le modèle témoin du savoir-faire de l'entreprise.

Ainsi presque toutes les spécialités cohabitent : le bureau d'études, la métallurgie, le décolletage, le traitement de surfaces, l'émaillerie, la sérigraphie, les montages et les finitions. Les fonctions annexes et connexes, communes aux industries de transformation, sont présentes : logistique et transport, services administratifs et direction.

En 2009 la fiche signalétique de la Compagnie est la suivante :

|                         |                  |
|-------------------------|------------------|
| Président du Directoire | Philippe Girod   |
| Directeur général       | Claude Girod     |
| Membres du Directoire   | Valérie Conclois |
|                         | Claude Girod     |
|                         | Véronique Girod  |

*Activités :*

"*Signaux Girod*" est spécialisée dans la conception, la fabrication, la commercialisation, l'installation et la maintenance d'équipements de signalisation. L'activité du groupe s'organise essentiellement autour de 7 familles de produits et services :

- équipements de signalisation en émail : destinés à la signalétique des gares, aux enseignes, aux jalonnements culturels, aux plaques de rue, etc. ;
- équipements de signalisation routières ;
- services de marquage au sol, à destination des travaux sur réseaux autoroutiers, des parkings, etc. ;
- équipements de signalisation touristique ;
- équipements de signalétique, destinés à l'information et à l'orientation dans un espace public ou privé ;
- mobilier urbain, tels les abris voyageurs, panneaux d'affichage municipal ;
- équipements de signalisation temporaire.

## **MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS**

Le groupe développe également une activité de distribution de médias auprès de peintres en lettres, sérigraphes, "enseignistes" et spécialistes de l'impression numérique.

Le Chiffre d'Affaires par source de revenus se ventile entre ventes d'équipements de signalisation verticale (78,1%), d'équipements de signalisation horizontale (11,6%), de services (7,7%) et autres (2,6%).

La répartition géographique du CA est la suivante : France (83%), Europe (11,7%) et Canada (5,3%).



### D'AUTRES GIROD

**S**ans vouloir être exhaustif dans ce domaine complexe des généalogies locales, on ne peut passer sous silence les histoires industrielles d'autres Girod de la contrée. Leur discrétion n'a d'équivalent que leur compétence. Ils méritent d'être cités au panthéon des entrepreneurs qui ont compté dans le canton.

Citons brièvement :

**Les Girod contemporains de Morez.** La société de Raoul Girod dont le lien avec les autres Girod est très lointain, fonde sa société en 1935 dans un atelier de la rue Wladimir Gagneur. Il est équipé pour fabriquer des branches métal rétreintes et refoulées. À l'arrivée des deux fils John et Maurice, les "*Établissements Raoul Girod*" créent une autre usine rue Victor Poupin, spécialisée dans la fabrication d'embouts, de cercles celluloïd servant à recouvrir les faces métal et les "mijoncs", pièces percées destinées à recouvrir la partie de la branche proche du tenon. Les locaux s'avèrent trop exigus. En 1951, l'entreprise déménage rue Émile Zola et grandit. Sa reprise par le "*Groupe Comotec*" avant 1995 se traduira par son transfert à Foncine le Bas où elle occupe les locaux de l'ancienne usine de "*Jouef*". Son activité est alors basée sur la production de branches métal, du cordage, des nez et des enjoliveurs. Elle ferme ses portes vers 2004, suite à la fusion Sipal-Girod consécutive à l'intégration de "*Comotec*" dans le groupe italien "*Mazzuchelli*".

**Les Girod Dadoz** dont la réputation dépasse le fief de Bellefontaine. Cultivateurs d'abord et horlogers pour la plupart, ces dignes représentants de la " caste " profitent avec succès de la profession d'aubergiste ou de cafetier embrassée par leurs descendants avisés, pour jouer les intermédiaires avertis entre négociants et fabricants.

**Les Girod de la Chaux des Crotenay**, propriétaires d'une fonderie et d'une fournaise en 1763. En 1822, son fils Pierre Xavier Girod détient toujours l'usine, composée d'un feu d'affinerie et d'un autre de martinets actionnés par quatre roues hydrauliques. En 1845 la forge est arrêtée, détruite deux années plus tard et convertie en scierie et moulin. En 1858, Elie Girod équipe son installation avec une machine à vapeur de 20 CV pour actionner les deux nouvelles scieries créées en 1852. Les Girod cèderont l'entreprise à l'industriel Pernet en 1890.

**Les Girod à Petit Louis**, paysans horlogers de tradition et qui veulent le rester. Leur activité horlogère bascule progressivement vers la lunetterie, grâce au savoir-faire perpétué par les anciens sur les hauts plateaux de Bellefontaine.

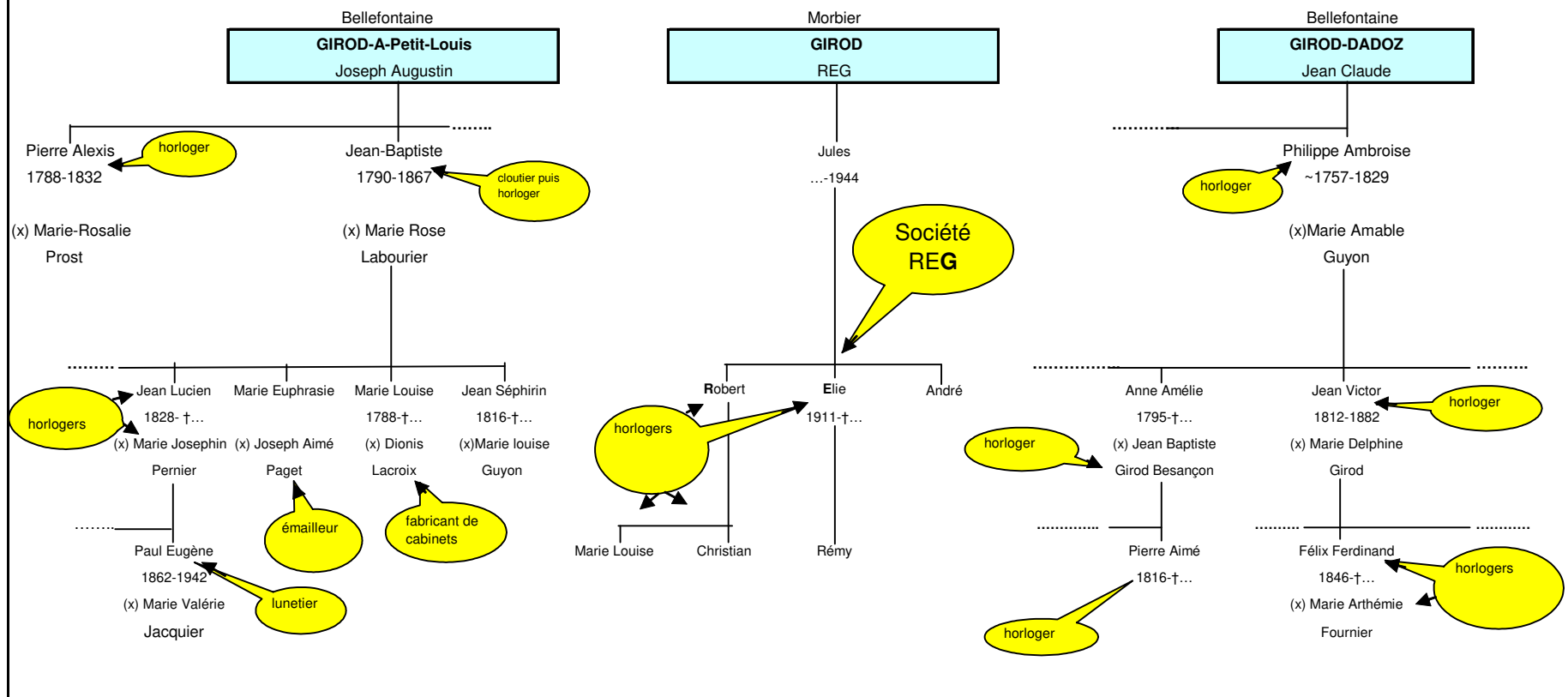
**Laurent Dionis Girod** fait partie des petits industriels spécialisés dans la fabrication de sous-ensembles et accessoires pour le compte des marchands fabricants de Morez. Sa réputation d'horloger, producteur de "*rouages et*

## **MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS**

*autres mécaniques en tous genres " vers 1827, facilite son ascension sociale. La création de sa SNC en 1837, avec trois autres entrepreneurs homologues pour " la vente et le commerce de tous les ouvrages et de leurs fabrications respectives ", sera peut-être le signal de son déclin lorsqu'elle est dissoute en 1840.*

# Les autres GIROD

31/03/2009



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

### LA RUE DES FORGES

Lorsque Joseph Rouyer nous fait découvrir la partie la plus en aval de la ville, une phrase laconique lui suffit pour décrire son bref passage sur les lieux en 1900 : "...sur le même quai -après la rue Morel-, l'usine dénommée " les Forges", appartenant à MM. Prost Frères, horlogerie et scierie, puis l'usine dite " la Tirerie", propriété de M. Crinquand (bois de construction)...". Ses nombreuses notes égrènent la succession des Girod, Joly, Malfroy, Morel, Reverchon, Dolard, Petet et d'autres encore le long d'une Bienne acensée tout au long des 16° et 17° siècles. Les moulins à martinets, les fabriques de faux et faucilles, les forges, les scieries, les battoirs, les clouteries sont érigées le long du cours d'eau sans que l'adresse précise soit repérée sur un plan. Ces installations sont modifiées, déplacées, reconstruites ou tout simplement détruites sans laisser leurs empreintes ou si peu, que le pèlerin vagabond ne peut préciser l'endroit précis où elles ont succombé peu à peu sous l'effet du temps et des hommes.

Joseph Rouyer aurait eu beaucoup de mal à les positionner sur le terrain, tant les transformations du cours de la Bienne ont pu éteindre le souvenir de leur implantation. Même aujourd'hui, à quelques rares exceptions près, les chenaux de dérivation utilisés pour régulariser le torrent et discipliner son débit au service des rouages échelonnés le long de la vallée se sont évanouis sous les gravats. Nous n'avons donc pas la prétention de repérer, sur un plan de Morez, les traces des ateliers disparus. Seul le plan général des usines établi en 1822 par les géomètres du Service du Cadastre de Lons le Saunier fait foi de la situation à cette date, et permet d'imaginer l'adresse approximative des établissements dédiés aux industries traditionnelles de cette époque. L'escalade dans le passé se poursuit aux portes de la ville, juste après le confluent de l'Évalude et de la Bienne, en suivant le chemin des Forges dans le sens nord-ouest d'écoulement du torrent.

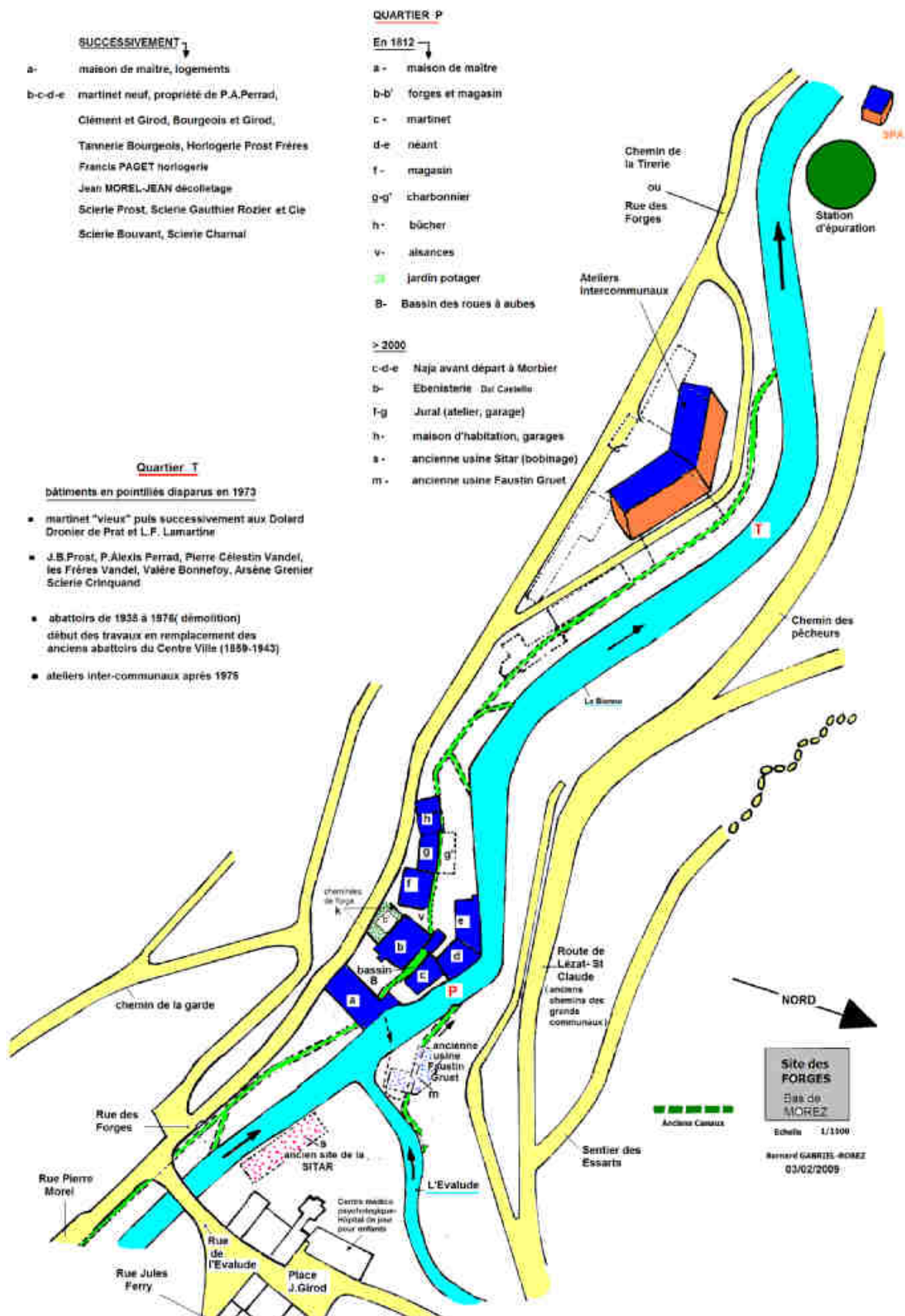
L'ensemble des lieux visités se nomme indistinctement " les forges", "la Tirerie", "la Doye Gabel", voire le " quartier des scieries", les " martinets vieux et neuf" ou usine des "Prost Frères".

*Habituellement la majorité des usines de transformation est implantée en plaine. Ce sont les fonderies de seconde fusion installées au 19° siècle qui produisent du matériel pour l'industrie (chaudières, turbines, machines à vapeur, scieries, etc.).*

*Les forges représentent l'ensemble des laminoirs, clouteries, martinets, tréfilerie. Ces usines sont plutôt installées en zone montagneuse. Elles bénéficient de l'énergie hydraulique abondante et très disséminée sur les reliefs variés du Haut Jura. Si les clouteries et tréfileries de Morez, La Rixouse, Saint-Claude et Vertamboz disparaissent vers 1840-1860, la plupart des autres établissements cesse leurs activités entre 1930 et 1945.*

Les descriptions de Maurice Genoudet dans son ouvrage 1776-1976 sur Morez laissent probablement le lecteur dubitatif, là où un bon schéma eut complété son discours très érudit sur le sujet. Essayons de simplifier.

# MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

**L**e secteur des Forges se partage en deux entités qui se succèdent d'amont en aval selon deux sites aménagés chacun dans une boucle de la rivière. Le terrain le plus éloigné du centre de la cité est désigné par le "*martinet vieux*" (se reporter au plan du Bas de Morez repère T). On l'attribue à Jean Baptiste Dolard, qui avait installé la première tréfilerie, plus une clouterie vers 1750. Sa veuve en dispose puis les vend à Louis François de Lamartine. Comme ses absences sont fréquentes, c'est un certain Muller qui assume la fonction de fermier de la tréfilerie. En 1794 le grand-père du poète cède la totalité des ateliers à Jean Baptiste Prost-Magnin, maître marteleur de son état. Sur la rive gauche, le long du chemin des forges, sur le parcours de la "*Tirerie*", des prés font suite sur près de sept cents mètres aux "châtenages" des héritiers de Petit Claude Malfroy. Ils appartiennent pour un tiers aux sieurs Clément et Bourgeois et le reste à Pierre Célestin Vandel, (maire de la ville de 1825 à 1831 et conseiller général), négociant à Morez et neveu de Pierre Alexis Perrad. C'est à celui-ci que Prost-Magnin, en difficultés financières, vend son usine. Elle est transmise par héritage aux frères Célestin, Jean Edouard et Victor Vandel qui partagent tous les biens en 1839.

*À suivre*

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*2 rue des Forges à la Tirerie*



Photo Bernard Gabriel-Robez

*Bas de Morez et Villedieu*



Photo Bernard Gabriel-Robez



### LES DOLARD, LES DRONIER, LES LAMARTINE

**A** une époque bien lointaine, le chapitre de Saint-Claude autorisait beaucoup de pionniers à installer des martinets et autres moyens de production le long des cours d'eau du Haut Jura. De nombreux ruisseaux et torrents impétueux drainent la région de la Combe noire : la Bienne, alimentée par le Bief de la Chaille, celui de la Darbella, de Trélarce, à la Fenandre le ruisseau de Pissevielle (dont on ne saura jamais s'il s'agit d'une vieille Pesse ou la combinaison de ces deux mots) et l'Évalude. Or les religieux ont besoin de bras pour défricher leurs terres et la situation de " villages entièrement mainmortables " qui leur appartiennent, facilite grandement cette longue et fastidieuse exploitation de la montagne jurassienne. Parmi ces entrepreneurs héroïques du 17<sup>e</sup> siècle, domine la famille Dolard de Longchaumois. La ville de Morez lui doit beaucoup et pourtant d'aucuns peuvent s'étonner de l'absence de rues ou ruelles portant le nom de cette dynastie.

C'est en 1614 que Pierre Janguillaume, surnommé Dolard de Longchaumois, apparaît sur le tableau des ancêtres remarquables de la cité. Morez, petit hameau de la Communauté de la Mouille, compte quelques 15 feux soit environ 120 personnes lorsque Pierre Dolard, fermier et maréchal-ferrant, loue pour sept années l'arrivoir de Claude Reverchon au centre de la vallée. Depuis longtemps déjà, les Jobez, les Malfroy, les Girard, les Reverchon, les Morel et d'autres encore s'étaient dispersés le long de la Bienne et avaient établi forges, battoirs, scieries, clouteries, moulins, taillanderies. Les lieux précis de leurs implantations se sont perdus dans les méandres du fleuve peu à peu redressé, discipliné, canalisé au cours des siècles suivants. En dépit des recherches très minutieuses de Maurice Genoudet, résumées dans son ouvrage " *Morez, 1776-1976* ", il est très délicat de positionner exactement les ateliers de jadis. La disparition quasi-totale de ces lieux mythiques laisse au lecteur un champ d'hypothèses tellement large que chacun pourra y labourer à loisir, si la curiosité l'emporte sur la vanité de ces tâtonnements dans le brouillard morézien ! Mais peu importe l'endroit précis de ces implantations.

On sait que Pierre Dolard construit des bâtiments, des écluses, des chenaux, des rouages et y établit un martinet pour sa clouterie et qu'il acense quelques temps après un deuxième arrivoir dont il est propriétaire. En 1620, Claude Crestin de Saint Claude achète la propriété de Claude Reverchon (époux de Pernette Paget) et le matériel de Dolard, qu'il rétrocède en 1621 à Nicolas Pitet, maître dardelier à Tauvinge en Faucigny. À la suite de ces tractations, Pierre Jean Guillaume Dolard élève une usine dite "*les Forges et la Tirerie*", héritée ensuite par Jean Baptiste Dolard. La famille est très fortunée quand naît Claude Antoine Dolard en 1650. Si la saga du père

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

est éloquent, celle de son fils justifie les quelques lignes consacrées à ses activités d'entrepreneur.

Claude Antoine Dolard s'était établi notaire à Morez. Organisé et âpre au gain, bien placé dans sa fonction pour préparer les événements, voire les devancer, il réussit à accumuler des biens dans le bas de la bourgade. On le trouve impliqué dans les affaires du fer, à proximité d'un martinet de Claude Mottet-Morel, voisin de l'écluse Denis Morel. Ses conquêtes variées et complémentaires élargissent sa fortune. L'acquisition de la forge avec chenal et dépendances, au nord de la future place du Marché, et dont il revend 50% (martinet et clouterie) à Jean Denis Chavin Couraget en 1693, démontre le haut degré de connaissances des affaires de notre officier public, très au courant de la valeur des choses privées !

Claude Antoine Dolard s'enrichit donc grâce à ses usines, mais son dynamisme et sa probable piété le convertissent en architecte constructeur d'édifice religieux. La petite ville ne disposait pas de lieu de culte sur place. Et " aller à la messe " posait de graves problèmes aux pénitents de la vallée. Il fallait se rendre à Longchaumois pour assister aux offices et accomplir tous les autres actes de la vie religieuse. Morez le Bas dépendait de l'Évêque de Besançon, alors que le reste de la combe suivait les règles imposées par celui de Saint Claude. C'est Claude Antoine Dolard qui réussit à obtenir de l'Archevêque de Lyon l'ordonnance qui autorise l'érection d'une chapelle particulière à la "Tirerie". Elle est desservie par un chapelain et les habitants y sont admis sans contraintes, ni conditions particulières. Deux cloches animent les lieux à heure régulière, la plus petite appelant le personnel au travail dès 5 heures du matin, l'autre carillonnant l'instant des offices religieux.

Si le fils Claude Alexis reste dans l'ombre, son frère Jean Baptiste Dolard laisse des traces nombreuses de son passage dans le sillage du père. Après ses brillantes études, et négligeant son métier d'avocat au Parlement de Besançon, il se préoccupe du sort des usines familiales. Exploitation, amélioration, extensions multiples accroissent encore la fortune des Dolard. En 1706, Jean Baptiste devient " dardelier ". Le travail du fer engendrant des flux commerciaux notables, il crée une fabrique de faux et de faucilles. Cependant les droits prohibitifs qui frappent ses fabrications ont raison de sa pugnacité industrielle, alors que les débouchés dans toutes les provinces françaises s'avèrent très prometteurs. Malgré la qualité supérieure de ses produits par rapport à celle de la concurrence allemande, il abandonne ce métier. Mais il sait rebondir. Il monte un haut-fourneau utilisant du minerai de fer. Certains prétendent qu'il exploita les pentes du Béchet particulièrement ferrifère. À ce jour, aucun contemporain ne connaît l'emplacement exact de la carrière d'extraction du précieux matériau. Quoi qu'il en soit, son abandon très rapide dans les années 1720 précède la mise en chantier en 1726 de la première tréfilerie de Franche Comté. Elle est animée par des ouvriers lorrains expérimentés. La "Tirerie de fer" (nom générique de l'ensemble du site entre les n° 2 et 10 de la rue des Forges) est née. La tréfilerie de Jean Baptiste

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Dolard produit du fil de fer à profusion et de grande qualité, au grand bonheur des Moréziens qui en vivaient. Cette fabrique fournit en clous de mille espèces toutes les échoppes des artisans, les chantiers de clouage des tavaillons et bataillées sur les maisons jurassiennes, les maréchaux-ferrants, les monteurs de palissades pour garder les troupeaux, etc. Mais l'essentiel de la production de fers et de clous part vers la Savoie et les cantons de Berne et de Genève.

Le nom de Jean Baptiste Dolard, décédé en 1750, est-il sauvé de l'oubli ? Aucune rue à son nom ! Et pourtant, il s'est acquis le respect et la confiance de ses concitoyens. C'est lui qui impulse la volonté de détacher Morez de la Mouille et permet en 1724 l'ouverture aux fidèles de la "Vieille Église", financée pour une grande part par son promoteur. C'est aussi ce grand industriel qui fait rétablir en 1747 le marché de Morez, supprimé en 1740 parce qu'il favorisait le trafic des grains avec la Suisse proche. C'est encore lui qui fait jouer toutes ses relations pour que la " la Grande Route Royale Paris Genève " traverse la ville. La route royale n° 3 de Franche Comté est réalisée entre 1754 et 1758.

Jouissant d'un crédit immense au sein de la population et parmi les grands personnages de la Province, le gros bourdon (marquée J.B. Dolard) suspendu au sommet de la tour de la tréfilerie appela longtemps ses admirateurs à une dernière prière, avant son inhumation au cimetière de Morez.

Lorsque disparaît Jean Baptiste, sa veuve reprend le flambeau de ses affaires. Aussi dynamique que son époux, elle défend bec et ongles son usine du Bas de Morez auprès de l'Intendant de Franche Comté à Besançon, afin que ses ouvriers soient exemptés du service de la Milice, à l'instar des manufactures établies en Alsace. La dispense de " tirage au sort " vers 1752 autorise l'entreprise à poursuivre ses activités du plus haut intérêt pour la région, compte tenu de la qualité des fils de fer et de leur prix défiant toute concurrence.

A la mort de la doyenne Dolard, c'est Cécile Eugénie qui reçoit en héritage les biens considérables de la famille. La forêt du " Grand Bois " sur la route de la Mouille fait partie des innombrables propriétés morcelées de la dynastie. La fille unique de Jean Baptiste avait épousé en 1719 un très riche bourgeois originaire de Saint-Claude, sieur Claude Antoine Joseph Dronier de Pratz, Conseiller au Parlement de Besançon. Lui aussi avait hérité de la grande fortune accumulée par ses aïeux et son père Jean Claude Dronier, grand Argentier de l'Abbaye et Grand Juge de la Terre de Saint-Claude. Les usines hydrauliques de cette ville et celles de Morez sont donc transmises à l'héritière. Leur exploitation est confiée à Joseph Dronier puis au gendre de celui-ci, Louis François de Lamartine, Seigneur de Montceau-les-Macon.

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Curieuse figure que ce gentilhomme, fort entiché de noblesse, qui se crée des ancêtres plus ou moins authentiques en faisant subir des changements chimiques ou par grattement aux registres originaux. Que ne ferait-on pas pour passer de "maistre" à "chevalier" ou "messire"! D'heureux mariages avaient enrichi le patrimoine ancestral. L'aîné de cette famille de seize enfants possède des vignobles importants en Maconnais. Le fief dépendait de la seigneurie d'Escole avec son château et ses droits d'usage achetés à Melchior Cochet. De surcroît ou comble de chance, il épouse en 1749 Jeanne Eugénie, la fille unique de Claude Antoine Joseph et Cécile Eugène Dronier. Le mariage a lieu dans l'église primitive de la rue du Collège (rue Pasteur), voulue par le grand père de l'heureuse élue. Il est célébré par un chanoine du chapitre de Saint-Claude, messire ...François Gaspard ...de Jouffroy ...de Gonkand. Le presbytère de la vieille église, érigée en 1745, recueille les signatures des conjoints. Les terres de Villars et des Amarantes (Jura) et d'autres à Poligny, des bois à Saint-Claude et la forêt du Fresnoy participent au gonflement de la fortune des mariés.

De cette union naissent plusieurs enfants dont Pierre de Lamartine qui, par contre, fait un mariage d'inclination avec une fille peu dotée, mais douée pour l'écriture, Françoise Alix des Royes. Mais si la richesse du couple est moindre, la dynastie peut s'enorgueillir d'avoir généré le grand poète Alphonse de Lamartine dont la naissance à Macon est célébrée avec fastes. Pour l'occasion, la cloche de la demeure familiale retentit aux oreilles des Moréziens ébaubis. Un sapin et un tilleul sont plantés dans le jardin d'agrément des Dolard, sur la rive droite de la Bienne. L'histoire et l'œuvre du chantre de la culture et de la politique se perpétuent depuis deux siècles : officier, diplomate, chroniqueur, orateur, grand voyageur en Europe et en Orient, Alphonse de Lamartine est aussi connu pour ses engagements politiques et royalistes qui le conduisent à traverser le Jura et séjourner aux environs de Morez pendant la période des "Cent Jours". Fuyant la police et ne voulant pas servir Napoléon, il se réfugie au château de son ami Guigue de Maisod auprès duquel "il venait chercher après le bruit de la vie publique, le calme et le repos dans le domaine de l'amitié". La tradition raconte qu'il logea quelques temps pendant cette période trouble dans la maison appelée encore "*Lamartine*". En réalité, il est hébergé dans l'ancienne résidence d'été des Dolard, en ruines aujourd'hui, située à 300 mètres de cette jolie villa sur les hauteurs de la route de la Mouille.

Mais revenons à la fortune considérable des Dolard, donc des Lamartine, qu'il faut gérer avec rigueur. Les gros revenus, que nécessite le train de vie de Louis François de Lamartine, sont tirés des terres de Bourgogne mais aussi, et principalement, des biens de son épouse Jeanne Eugénie, petite-fille des Dolard. Les prétentions nobiliaires de l'intéressé ne l'arrêtent pas. À la mort de Jean Baptiste en 1750, il acquiert encore près de Dijon la seigneurie d'Urcy avec le château de Montculot. Piètre entrepreneur, il avait l'excuse de vivre à une époque où "*les titres décidaient plus que les mérites*". C'est pourquoi l'administration des tréfileries est confiée sur place à Pierre François Poignand,

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

son fondé de pouvoir. Un marchand "toilier" de Lyon, intéressé par le négoce du fer, devient aussi fermier des Lamartine entre 1779 et 1789.

La veuve de Jean Baptiste Dolard participe encore avec ténacité à l'œuvre de son mari disparu, mais la gestion laisse à désirer. Les crues de la Bienne en 1752, qui emportent ponts et meules des moulins, n'arrangent pas ses affaires. Après une décennie d'ennuis financiers, d'inondations, de concurrence, ... les successeurs ne peuvent éviter la vente de l'une des usines de la Tirerie vers 1765 à Pierre Alexis Perrad (1746-1821), grande figure de Morez et Maire éphémère de la ville en 1790 puis en 1800.

Puis les difficultés s'accumulent. En 1787 les biens du régisseur sont saisis. Le 9 avril 1794, la plus grande partie des propriétés de Morez des Lamartine est cédée à Jean Baptiste Prost-Magnin, sous le cautionnement solidaire de Pierre Alexis Perrad. Les usines de la "Tirerie" et de grands domaines sur la rive gauche de la Bienne en Bas de Morez disparaissent de la fortune défaite des Dolard-Lamartine. À qui profitent les déplorables affaires suivantes ? Pierre Alexis Perrad dispose déjà d'une des usines au bas de la cité. Les Prost se trouvent en grandes difficultés et sont déclarés en faillite en 1806. C'est Perrad qui paie les dettes de son associé et acquiert ainsi la quasi-totalité de ses biens.

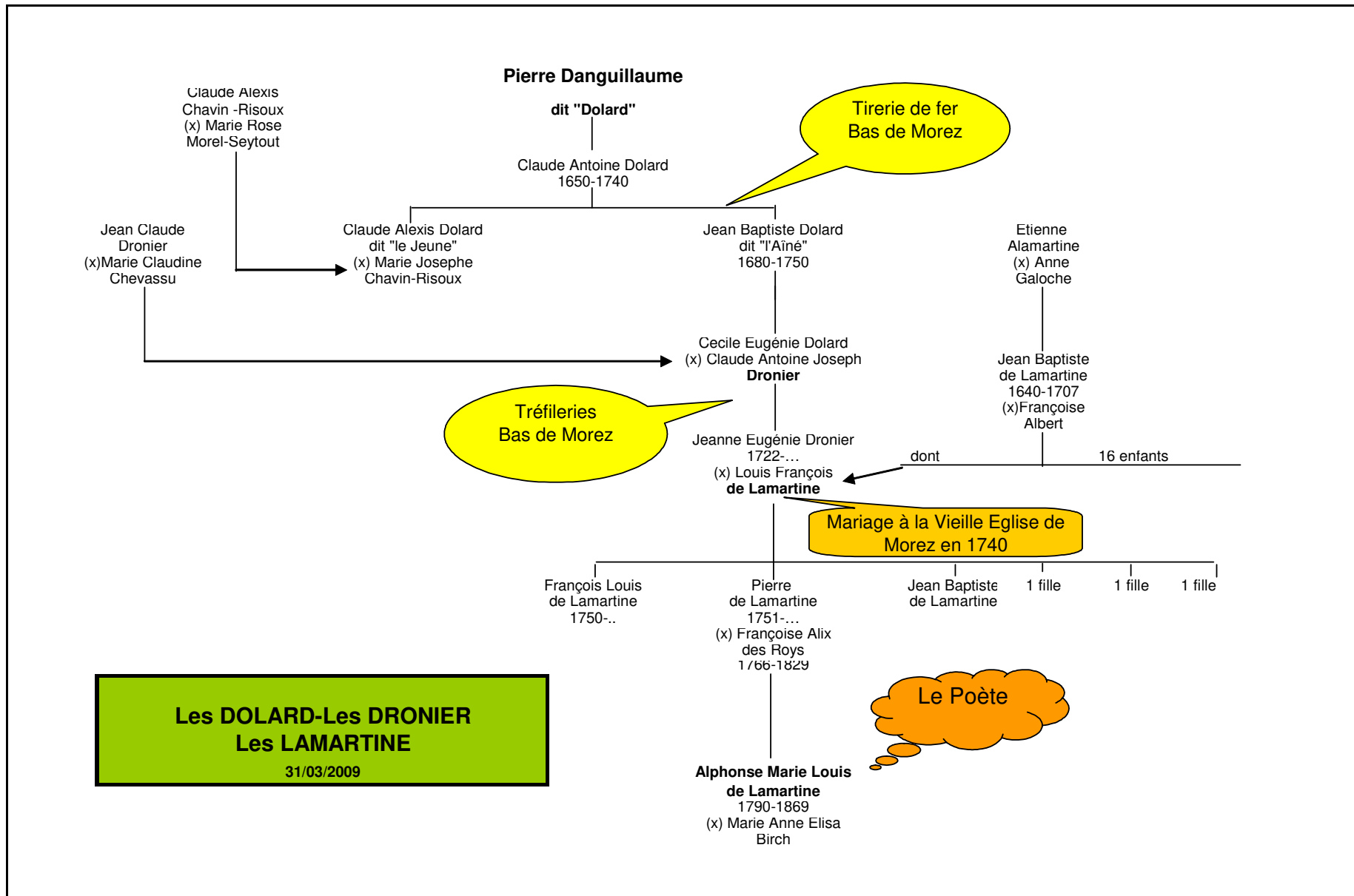
La maison de campagne à l'Essart-Brun citée plus haut, change de mains également. Disparus depuis longtemps, ses restes ne sont plus visibles, à l'exception de pans de murs de la cave envahie par les ronces et les vipères. A peu de distance, une ferme construite à " la Grange de la Combe ", appartient depuis l'origine à la famille Romand-Bailly-Salins, collatérale de Jean Baptiste Dolard. Claude Bailly-Salins, ancien professeur d'automatisme au Lycée technique de la ville, est toujours propriétaire de cette habitation qu'il utilise comme résidence secondaire. La maison dite de " Lamartine " est la propriété de Monique Racle de Besançon, qui la tient de sa mère après plusieurs transmissions et achats successifs.

Quant à la chapelle domestique des Dolard, édifiée en 1699, elle est détruite en 1794 : finis les offices où les aïeux pouvaient aller prier, en attendant l'hypothétique construction d'une église enfin achevée en 1724. La grosse cloche qui bourdonnait lors des grands événements s'est tue. Dernier témoin des Dolard et des mariages privés, cette précieuse relique serait pieusement conservée chez Claude Bailly-Salins au n° 6 rue Merlin à Morez.

Si la dynastie des Dolard est tombée dans l'oubli, la ville de Morez peut les remercier d'avoir participé, avec le commerce du fer et ses usines, à la transformation du petit bourg de 20 feux de 1614 en une déjà grande cité industrielle à la fin du 18<sup>e</sup> siècle.

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

# MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS



## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*Maison Bouvet route de Lézat*



Photos Bernard Gabriel-Robez

*Ateliers Intercommunaux rue des Forges*





### LES PERRAD

Comme les Lamy, les Girod et autres pionniers, les Perrad participent au début des années 1500 au défrichage des communaux et forêts noires inexploités du Risoux afin de fournir " fruits et profits " au grand prieur Catherin du Tartre du monastère de Saint-Oyan de Joux (Saint-Claude). Pendant plus de trois siècles, après la première transaction du 12 septembre 1549, la délimitation des terres fait l'objet de fastidieuses tractations et contestations entre les habitants de la Mouille, Morbier, les Rousses, Bellefontaine et même de Bois d'Amont. Quelles que furent les péripéties, la solution " équitable " du partage est reconnue définitive à la Révolution, sauf pour les Rousses et Bois d'Amont dont le règlement de 1853 donne satisfaction à chaque partie.

Sans pouvoir relier avec précision les membres des lignes parallèles de la grande famille des Perrad, il est certain que les aïeux ont parcouru les pentes des forêts du Risoux et généré des artisans de renom. L'histoire des Perrad serait insuffisante si la mémoire de quelques descendants de cette dynastie était oubliée. Citons-en quelques-uns dont le pedigree est tiré de l'ouvrage de Jean-Marc Olivier cité par ailleurs :

-Marie Constance Perrad (1798-...), cultivatrice à Bellefontaine en 1856, épouse, fille et nièce d'horlogers, est aussi horlogère dans le même village à partir de 1814 et jusqu'en 1856.

-Adélaïde Perrad-à-l'Henry (1824-...) cultivatrice en 1847 et horlogère en 1856 à Bellefontaine, ainsi que sa sœur Marie Louise en 1859 et un frère.

-Arthur Perrad, qui participe après la première guerre mondiale avec Louis Jacquemin à la fabrication en grande série du pince-nez à griffes (dit Fitz-U inventé par le Morézien Zéphirin Thévenin).

-Jean Louis Perrad, cloutier à Bellefontaine (1766-1850), riche de plus de 300 hectares de terres qu'il lègue à ses deux fils.

-Désiré Perrad de Bellefontaine dont la réputation en 1890 est grande dans la fabrication des aiguilles d'horloges, commandées par Aubin Fontanez.

C'est à Bellefontaine que les Perrad avaient construit leur destinée, déboisant et labourant les forêts avec les autres censitaires de la région. Cependant, Pierre Alexis Perrad naît en 1746 à Morbier. Son enfance discrète se passe sur les hauteurs parmi les horlogers du village. Curieux et surtout très entreprenant, il profite de l'engouement pour le travail de l'émail, dont l'application sur les cadrans d'horloges est devenue un art. À 19 ans, il implante un atelier d'émaillage de cadrans sur cuivre en association avec un collatéral, Cyprien Perrad Petit Valet en Combe Froide. Installé d'abord en bas de Morez puis à Morbier, il fait appel au plus célèbre émailleur de l'époque, Huguenin d'Otrand, pour développer, en collaboration avec les Jobez, la technique de la fonte et de la pose de l'émail sur les cadrans de bronze. Les devanciers du Locle et de la Chaux de Fonds fournissent des

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

produits très prisés et surtout fort coûteux. Perrad les imite et son affaire devient rapidement florissante car les cages équipées de cadran de bronze avec cartouches d'émail sont dites " riches ". Les clients avertis s'arrachent les horloges parées de fleurs de lys et ornées de chérubins. L'alliance Perrad Jobez réussit et prospère. Les comtoises à cadrans bombés et décorés à la "Dauphine " se vendent bien grâce à une société de commerce créée avec Claude Etienne Jobez. Pierre Alexis Perrad se transforme peu à peu en homme d'affaires.

Profitant du désarroi des familles Dolard, puis Lamartine et Prost, il prend progressivement possession, au Bas de Morez, des forges et tréfileries, habitations et surfaces foncières attenantes. À la mort de la veuve Dolard, les propriétés sont dans les mains de Louis François de Lamartine, époux de Eugénie Dolard. Leur gestion est considérée par les experts comme laxiste et les biens sont peu à peu morcelés et vendus à différentes dates.

La partie appelée "*les Forges*" est achetée par Pierre Alexis Perrad vers 1765. À la demande du Chapitre de Saint-Claude, il ouvre en 1767 un atelier chargé d'instruire les jeunes filles oisives au filage au rouet, suivant ainsi l'exemple du curé de Bois d'Amont. Dans une partie des locaux, à côté des gros bras des forgerons et des cloutiers, il installe en 1783 une manufacture de toiles et de mouchoirs de coton. Mais l'éloignement des ports et des teintureries des étoffes, le blocus continental en 1806, l'inexpérience de la main-d'œuvre font échouer l'activité.

Négociant avisé et déjà enrichi par ses nombreuses affaires dans les fers en France et à l'étranger, il se porte acquéreur avec Etienne Jobez et Célestin Vandel (son neveu par alliance) des bois qui traversent la route de la Mouille. C'est d'ailleurs les ouvriers cloutiers de la Mouille qui utilisent cette voie carrossable pour venir vendre le produit de leur industrie aux négociants de Morez, dont sieur Perrad n'est pas le moindre ! Celui-ci, comme d'autres concurrents, alimente en matières premières les Mouillerands et les villages alentours, qui fournissent la main-d'œuvre payée à la pièce.

L'autre usine dénommée la "*Tirerie de la Doye Gabet*", où habita longtemps la veuve Dolard, est vendue en 1794 à Jean Baptiste Prost-Magnin. Pierre Alexis Perrad donne sa caution. Quand les Prost sont déclarés en faillite en 1806, Perrad comble les dettes du failli et devient propriétaire de l'ensemble. Vente de fers, de faux, commerce de marchandises diverses, d'argent etc.... font de lui un personnage notoire qui marque la politique et sociale de la ville durant plusieurs décennies.

Grâce à ses démarches pugnaces, il obtient en 1782 une Direction des Postes, profitable à son commerce. Il est nommé commandant de la Garde Nationale en 1789 et chef de légion en 1792. Devant les menaces de disette, cette fonction lui confère une aura exceptionnelle. Surtout lorsqu'il réussit à assurer la subsistance des Moréziens lors des évènements révolutionnaires, en

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

allant chercher des grains bloqués à quelques kilomètres de là par des mutins, puis en obtenant l'année suivante de généreuses quantités de blé du Gouvernement à Genève. Après moult publications calomnieuses et libellés sulfureux, à propos de voitures de subsistances qui se présentent à Saint-Laurent sans visa, et au sujet de l'intérêt ou de l'inconvénient pour les parties de fermer ou d'ouvrir le marché du samedi de Morez, Pierre Alexis Perrad fait établir un magasin pour le blé et "réparer l'injustice de la suspension du marché" hebdomadaire.

Son dynamisme, son désintéressement et son esprit de conciliation mettent souvent sa propre bourse à contribution. Les pauvres et les pompiers bénéficient de ses bienfaits. Ses efforts et l'argent distribué au Bureau de Bienfaisance pour éteindre la mendicité sont appréciés par tous. Aussi est-il élu à l'unanimité de ses concitoyens, premier Maire de la cité en février 1790, puis Conseiller Général du département. Pendant cette période, il obtient l'établissement de quatre foires indispensables à la prospérité de Morez. À la fin du siècle, ces événements trimestriels favorisent le commerce. Peu après leur institution périodique, les départements du Mont Blanc, de l'Ain et du Léman absorbent la moitié des productions de la clouterie du Haut Jura. Le surplus s'exporte en Helvétie. En 1791, le magistrat donne sa première audience de juge de paix du canton, fonction dans laquelle ses jugements équitables se concluent souvent par des arrangements financiers personnels, dont le perdant profite sans honte ! Successeur de François Cochet, il est maire éphémère de Morez une seconde fois entre juin et décembre 1800, et remplacé par Clément Fils Célestin jusqu'en 1803.

Néanmoins, ses nombreuses fonctions le conduisent à démissionner. Il est en effet président du Collège électoral de Saint-Claude et en charge de dresser les tableaux de dépréciation du papier-monnaie. Pourtant, après sa seconde magistrature de Morez, il devient membre du Conseil d'arrondissement, activité qu'il remplit avec autorité et sollicitude de 1800 à 1815. Pierre Alexis décède à Morez le 22 janvier 1821 à l'âge de 75 ans.

Après sa disparition, son entreprise de fil de fer alimente la pointerie qui prend son essor avec l'arrivée de Pierre Hyacinthe Caseaux. La demande croissante en montures de lunettes élaborées avec le fil métallique, accélère l'agrandissement de la tréfilerie dont le développement est peu à peu confié aux frères Vandel. Car le patriarche, sans enfant, avait fait don de son usine à sa nièce qui épouse Pierre Célestin Vandel l'aîné, bientôt Maire de Morez en 1825 et Conseiller général du canton. En 1808 les dirigeants créent sur le site de la Doye Gabet, en aval de la Tirerie, une annexe pour accroître la capacité en fil de fer. L'entreprise, corps et succursale, se composent bientôt de nombreux bâtiments industriels, commerciaux et des logements gratuits pour le personnel... mais la suite de l'aventure de ce secteur est contée lors du pèlerinage sur les lieux mythiques du Bas de Morez.

### LA RUE DES FORGES

(Suite)

**O**n n'en reste pas là. Les transformations du site s'accroissent avec la mécanisation de la tréfilerie et l'avènement de la machine à vapeur. L'unité aux abords de la Bienne et les rouages pour batteurs et martinets reçoivent, sous le flanc droit, les eaux de l'arivoir avant qu'elles ne se déversent 60 mètres en aval dans la rivière. Des hangars à métaux, à bois et à charbon jalonnent la rue des Forges ainsi qu'une maison d'habitation occupée pendant des décennies par les Dolard. L'ensemble (T) est acheté en 1847 par Valère Bonnefoy qui le rétrocède à Arsène Grenier en 1870, pour la revendre deux fois dans la même année 1883 au sieur François Crinquand (maire de la ville de 1892 à 1908). La scierie de même nom est née.

*La scierie constitue l'élément le plus visible de l'industrie du bois. Cependant sous cette dénomination se cachent des installations plus ou moins complexes. La plus simple peut consister en un équipement secondaire des moulins ou petites forges pour les clouteries artisanales chez les paysans. Il peut s'agir de la simple scie (la "rasse"), animée par l'énergie hydraulique locale, parfois réduite à un simple filet d'eau actionnant une roue à aubes sur le côté ou en dessus. Mais le temps des vieux moulins et des forges à 20 roues qui font tourner une ou deux machines soufflantes, deux à trois martinets, un cylindre et une dizaine de machines à clous est révolu car le remplacement de la roue par la turbine est opérationnel depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle.*

*Si l'arrondissement de Saint-Claude cumulait 159 scieries en 1835, la concentration des moyens de production entre quelques propriétaires a réduit ce nombre très fortement au cours des années 1950 à 1970. Il n'y a plus de scieries à Morez et au hameau de la Doye. Les établissements "Prost" et "Gauthier" ont disparu avant la fin du 20<sup>e</sup> siècle.*

*En 2008, une scierie moderne spécialisée dans le sciage de bois résineux du massif du Jura (sapins et épicéas) disposant d'outils performants et d'un personnel qualifié est capable avec une vingtaine de personnes de produire 18 000 m<sup>3</sup> par an. On est bien loin de la vieille usine des maîtres de forges moréziens !*

Les vieux équarrissoirs, bâtis en plein centre de Morez en 1859 et réceptionnés en 1861, devenaient nauséabonds et ne respectaient pas les normes d'hygiène et de sécurité. Lorsque l'usine "*Crinquand*" ferme ses portes, la Municipalité prend possession des lieux pour y implanter ses abattoirs, réceptionnés provisoirement en 1938 et définitivement en 1943 pendant l'occupation allemande. Les deux tilleuls plantés par le grand-père d'Alphonse de Lamartine le jour de la naissance du poète " et qui forment une légende gracieuse et donnent un petit air de poésie à la propriété... (J. Rouyer) " sont sacrifiés sur l'autel de la propreté. Depuis longtemps la chapelle domestique construite en 1724 par les "*Dolard*" avait subi un mauvais sort en 1794. Dommage aussi pour la cloche qui avait annoncé la bonne nouvelle. La demeure familiale disparaît en 1938 avec les derniers souvenirs de la lignée oubliée de ces maîtres des forges.

Dans les années 1980, la Municipalité décide de raser le quartier (T). Les bâtiments des abattoirs, où les bêtes du dernier fermier Gamba y meuglaient leurs instants définitifs, sont abattus eux aussi. La "*scierie Crinquand*" disparaît comme les petits bâtiments épars le long

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

de la rue. Les anciens arrivoirs sont anéantis, comblés par les pelles des bulldozers. La friche désossée, aplanie et dégagée de ses oripeaux des siècles passés est dorénavant dédiée aux "*Ateliers Intercommunaux*". La route historique des maîtres forgerons se termine là où le "*Sentier de découverte de la Bienne*" s'enfonce dans les bois en direction de fameux "*Trou Bleu*" de la "*Doye Gabet*". Cette résurgence de type Puits Vaclusien, qui garde encore le secret de sa profondeur, est la merveille morézienne qui témoigne du caractère particulier des plissements calcaires jurassiens. De l'autre côté de la rive, la "*Station d'épuration*" se fait discrète à deux pas du refuge de la "*Société Protectrice des Animaux*" (S.P.A). Des archéologues avertis peuvent encore découvrir des traces de l'ancienne "*scierie Bouvet*", implantée il y a longtemps sur les fondations du martinet de Pierre François Girod au bas des Essarts. Son usine comprenait deux rouages mus par les eaux d'un arrivoir. Ils actionnaient trois marteaux pour façonner les "fers martinet", deux fournaies et autant de soufflets. On y transformait le fer en barres, destinées à la fabrication d'outils de maréchalerie et d'horlogerie

Continuons nos pérégrinations vers la ville et arrêtons-nous sur les lieux de vie des maîtres-forgerons.

Le secteur (P) mérite un instant d'attention car il fut le centre majeur des activités des Perrad et des Prost. Les parages sont balisés au profit des Girod Bourguignon bien avant 1559 puis à celui d'Etienne Morel. Les Lamartine, les Jobez participent à l'animation des rouages disséminés entre l'embouchure de l'Évalude et l'extrémité ouest de la "*Tirerie*", et en particulier le "*martinet neuf*" implanté à l'arrière du bâtiment patronal construit par Jean Baptiste Prost en 1800.

L'usine comprend plusieurs petits "ateliers" dont l'implantation est approximativement celle des locaux tracés sur le plan des lieux :

-la maison d'habitation (a) est traversée par le chenal de dérivation. Celui-ci longe la rivière, offrant à vingt mètres en aval un bassin (B) pour 6 rouages.

-deux roues actionnent à droite de l'arrivoir les mécanismes du martinet (c) dédié aux cisailles, pilon, etc.

-quatre roues animent à gauche les machines de la forge dont la superficie est plus grande qu'aujourd'hui.

Les bâtiments (d) et (e) n'existent pas encore. La forge (b), plus profonde, est dominée par deux grandes cheminées (k) enserrant un jardin potager minuscule. Un charbonnier (g), un bûcher (h) et un magasin (f) complètent l'installation.

Prost s'était déjà porté acquéreur de la tréfilerie de Lamartine en 1794. Il voit grand mais en 1806 sa gestion défailante l'oblige à tout céder à Pierre Alexis Perrad qui s'était porté caution douze années auparavant.

Puis les propriétaires se succèdent à forte cadence ! L'usine est cédée en 1811 à "*Clément Frères et Reverchon*". La société ne concurrence pas la "*Tirerie*" qui produit du fil. Elle se compose d'une grosse forge, d'un martinet (neuf) et d'une platinerie dont l'objet consiste à fabriquer des fers et des tôles pour l'horlogerie. En 1822, les "*Clément et Bourgeois*" développent l'activité cloutière que l'entreprise "*Clément et Girod*" continue à développer pendant quelques années. 42 personnes y travaillent dans des locaux noirs et bruyants, 20 femmes et 6 enfants s'agitent péniblement sur les équipements avec marteaux,

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

cisailles et pelles. En 1840 le feu de forge et les fournaies de Nicolas Auguste Girod (maire de la ville de 1843 à 1948) sont cédés à "*Bourgeois et Girod*".

L'héritier Aimé Bourgeois les convertit en tannerie. Au bord de l'eau " la roue des cisailles " devient " la roue de la foule ". " La roue de la fraise " remplace celle de l'engrenage de "*la blancherie*". Les armoires traversent l'ensemble, toujours sous la maison de maître au n° 2 du chemin des forges puis sous les ateliers de tannerie éloignés de la Bienne. Un petit chenal secondaire actionne " la roue de la foule " du bâtiment contigu à la rivière. De l'autre côté de celle-ci, l'usine de "*Faustin Gruet*" bénéficie de l'apport des déversoirs de l'Évalude, complété par un autre, lové au nord de la zone de confluence. Les canaux de fuite, les barrages, les écluses et les vannes de fond et de prise d'eau conditionnent la régularité de cinq roues, dont quatre " en dessus " et une " de poitrine ".

Le moulin à tan fonctionne depuis plus de dix années quand la "*Société Prost Frères*", dont les représentants agissent sur place comme Directeurs d'exploitation depuis 1841, décident de prendre possession du site en 1852 pour le transformer progressivement en manufacture d'horlogerie entre 1852 et 1863. Poussés par la demande et l'impérative obligation de s'adapter au rythme de la concurrence, les Prost reconstruisent en 1881 les bâtiments le long de la Bienne. Ils sont pourtant convenables mais pas adaptés à leur nouveau métier. Ils transforment les autres et complètent l'entreprise par une scierie. En 1909 la succession Prost se traduit par un découplage des activités. La scierie passe entre les mains de "*Gauthier-Rozier et Cie*". Lorsque les dirigeants créent une autre entité à la Doye, l'installation est reprise par "*Bouvant*" qui la cédera à son gendre "*Charnal*". L'usine d'horlogerie est reprise par la société "*Francis Paget et Cie*", la dernière fabrique d'horloges monumentales de Morez, en service jusqu'en 1967.

Quant aux bâtiments le long de la rue, divers artisans occupent les surfaces inoccupées après la guerre et changent plusieurs fois de locataires ou de propriétaires.

C'est le cas dans les années 1960 de l'atelier de "*Jean Morel*" au n° 4 rue des Forges, dédié au tournage. Comme son frère Gabriel à Morbier et son père Paul Morel-Jean, on est décolleteurs. Il avait transféré au bas de la ville ses moyens de production de la rue de la Tannerie, où la place devenait insuffisante. Le travail est très varié. On y élabore aussi bien des vis, des goujons, des axes que des manches de parapluie ou des poignées de porte en laiton torsadé. À la fin de son activité en 1993, les locaux sont loués à la Société "*Trans-Déco*", spécialisée dans le traitement de surfaces, plus précisément en application de laques sur tous supports (décoration de lunettes, bois, ...). Le dirigeant de l'entreprise, David Taint, achète le bâtiment en 2005 mais les surfaces (300m<sup>2</sup>) s'avèrent vite insuffisantes, ce qui provoque le déménagement de la société à Saint-Laurent en Grandvaux en 2007 où elle occupe 1400 m<sup>2</sup>.

Les anciens bâtiments de la "*scierie Charnal*" sont suffisamment grands pour y accueillir en 1980 la menuiserie ébénisterie "*Dal-Costello*" qui intègre le site en 1988. Elle est dirigée par Franklin Dal-Castello, spécialisé en meubles de style dont les clients sont Moréziens à 80% et le reste dans la grande région voisine.

En 1980 le secteur (P) abrite la société "*Jural*" spécialisée dans l'agencement de magasins au n° 8 de la rue des Forges. C'est l'atelier de "*peinture Patrick Ledru*" qui prend la relève.

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

Deux garages de réparations de véhicules ("*Fontelas*" et "*Kait*") animent quelques temps les lieux mais disparaissent dans la brume du souvenir, happés par la décadence du site délaissé.

Quant à la société "*Naja Lunetterie*", très active depuis 1988 dans la production de lunettes optiques et solaires en métal, elle se voit contrainte de déménager elle aussi pour s'agrandir à Morbier.

### NAJA LUNETTERIE

L'entreprise est récente. Créée en 1987 par M. Nicole et Claude Panisset dans le garage de Jean Claude Lamy-Quique de Morez avec qui ils étaient associés, elle représente le modèle de société qui réussit dans la mouvance du déclin industriel du métier de la lunetterie dans le Haut Jura. Sur les lieux mêmes des exploits des "*Prost Frères*" et "*Francis Paget*", le dirigeant saisit en 1988 l'opportunité de s'installer dans les locaux abandonnés par les derniers fabricants d'horloges de la ville (Bas de Morez)

L'entreprise est spécialisée dans la conception et fabrication de lunettes complètes, optiques et solaires, en métal commun, titane, inox, aluminium jusqu'à la finition et la livraison aux distributeurs. Leur force réside dans leur savoir-faire de "*designer*" qu'ils proposent à leurs clients. La raison du succès tient en une prestation de très haut niveau que peut fournir "*NAJA*" dans un temps record. La fabrication d'une lunette nécessite un enchaînement complexe de différentes opérations que seul un savoir-faire ancestral permet de mettre en œuvre. La "*French touch*" de grande qualité de la maison est encore loin d'être approchée par les pays à bas coût de main-d'œuvre. En effet la société est capable de prendre le design d'un grand créateur et de l'industrialiser en très peu de temps avec des petites ou moyennes séries ayant nécessité de concevoir et de fabriquer des outillages. C'est en vendant à ses clients, une prestation intégrée totale (prototypage, préséries, industrialisation, mesure et contrôle par laser des préséries et séries) que "*NAJA*" a pu très rapidement émerger sur un marché à priori très difficile. Les distributeurs leur confient les travaux en sous-traitance et se chargent eux-mêmes du marketing et de la vente à l'acheteur final. L'exportation représente 10% de la production qui s'élève à 300 000 paires de lunettes en 1991.

Après quelques années sur le site des Forges, le besoin de place et surtout l'exigence d'investir en moyens modernes de production, leur imposent de bâtir une nouvelle usine au n° 13 rue des Côtes aux Buclets à Morbier où son effectif atteint 80 employés. La construction de 1992 s'avère insuffisante pour satisfaire la demande croissante. La décision est prise en 2006 de transférer le siège social et les équipements dans un nouvel ensemble implanté au n° 1 de la zone industrielle de Chaux du Dombief. Le savoir-faire de "*NAJA*", relayé par une CFAO très puissante, et le service d'intégration et de qualité rendus aux grandes marques leur permettent





### LES PROST

**P**our beaucoup de Jurassiens, l'histoire des Prost se limite à celle de... Alain Prost, le grand champion automobile, et à Claude Prost dit Lacuzon qui prit les armes dans l'armée espagnole jusqu'en 1678 contre le Roi de France. Mais les traces multiples des Prost industriels, quoiqu'ils soient très dispersés dans la région et la France entière, compliquent le collationnement, le tri et le classement des branches collatérales pour établir la lignée des Prost les plus représentatifs de ce nom célèbre, ceux dont le souvenir se perpétue encore sur les lieux où ils ont œuvré dans les métiers de la clouterie, de l'horlogerie et de la mécanique en général.

Comme d'autres noms, moult compléments sont venus au cours du temps s'y attacher puis s'en détacher ou survivre, accrochés à leur patronyme comme les Prost-Bouvier, les Prost-Colin, Prost-Dame, les Prost-Dumont, les Prost-Romand, les Prost-Tournier et les Prost-Boucle. S'y ajoutent les Prost-Magnin dont nous évoquerons les destinées riches en défaites, rebondissements et audaces industrielles. Le parcours des Prost s'entremêle avec celui des Dolard et des Lamartine, des frères Vandel, des Clément et des Reverchon, des Bourgeois et des Girod, pour ne citer que les principaux acteurs de la vie économique morézienne en particulier en Bas de Morez.

On découvre un certain Prost-Magnin en 1705, dans la future rue Wladimir Gagneur où il est propriétaire d'un établissement tenu un siècle plus tard par la famille Lamartine. Il est situé à Morez le Haut, sur l'emplacement Cochet des futures sociétés Lamy Jeune et Albin Paget. Louis François Lamartine était en rapport étroit avec un Melchior Cochet, de qui il avait acquis en 1730 le droit d'usage de la forêt de Malessard, domaine royal. Lamartine ? Il est éloigné de Morez. Ses propriétés s'étendent de Saint Claude à Macon et encore davantage ! Lorsque Louis François confie la gestion de son entreprise à son fondé de pouvoir, ce n'est pas la meilleure solution pour éviter le poignant naufrage après lequel il est contraint de vendre une partie de ses biens. Peut-être la faute incombe-t-elle à l'impéritie de la nouvelle République qui vide les bourses des rentiers dont les revenus sont perçus en assignats. Les routes sont mal entretenues et dangereuses. Elles freinent le commerce et les débouchés s'en ressentent.

C'est ainsi que Jean Baptiste Prost, sous cautionnement solidaire de Pierre Alexis Perrad, acquiert en 1794 le "*Martinet Vieux*", une des usines de la "*Tirerie*" sur la rive gauche de la Bienne en aval de la ville. C'est une bonne affaire. La demande en fil de fer croît au rythme des ventes de pointes, dynamisées par les besoins dans la maréchalerie, les clôtures, les clous de souliers, les tavaillons et bataillées des maisons souvent incendiées par la foudre. Jean Baptiste agrandit la tréfilerie en 1800 et construit son logement patronal au n° 2 de la future rue des Forges, au confluent de l'Évalude et de la Bienne. Est-il lui aussi un mauvais gestionnaire ? Toujours est-il que la faillite de l'entrepreneur en 1806 ne stoppe pas la production. Pierre Alexis Perrad,

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

qui attend son heure, prend sa succession et poursuit le développement de l'entreprise avec le soutien de ses neveux Pierre Célestin et Jean Gabriel Vandel. Une annexe est même implantée à la Doye Gabet en 1808.

Le Bas des Essarts est rattaché à Morez en 1809. Le bourg est en pleine effervescence. En 1812, on y fabrique 8 à 10000 engins mécaniques : horloges, pendules, tournebroches dont les engrenages se façonnent avec les mêmes moyens. La "Tirerie" change de mains. Les "forges" de Jean Baptiste Prost passent successivement aux "Clément Frères et Reverchon", "Clément et Bourgeois", "Clément et Girod" puis "Bourgeois et Girod". Ceux-ci sont exploitants en 1851 du moulin de l'Abbaye qui deviendra plus tard "les Grands Moulins de Grandvaux". Puis Aimé Bourgeois les transforme en tannerie, qui sera convertie en 1855 en manufacture d'horlogerie.

C'est l'instant pour les Établissements "Prost Frères" de jeter leur dévolu sur le moulin à tan des Bourgeois, le fief originel des aïeux. Car les Prost n'avaient pas quitté la région. Une lignée collatérale des Prost-Magnin poursuivait une aventure prometteuse dans le bourg. Après leur défaite en bas de la ville, Pierre Prost (1767-1845) avait entrepris la construction d'une raffinerie de pointes de Paris sur le site appelé plus tard "la Cour Paul Odobey". Jusqu'à leur départ vers 1841, les ateliers y traiteront les gueuses de fonte qui proviennent des forges de Syam et du fer en barres, en plaques et en tôles dites "fers horlogers". (Après cette date, ils sont modifiés en fonderie de cuivre puis en fabrique d'horlogerie par Paul Odobey). Pierre Prost, "maître de forges et fabricant à Morez", tel est son titre industriel lorsqu'il instruit une demande d'autorisation de maintenir en activité sur le secteur une installation d'Auguste Girod, composée d'un feu de forge et de deux fournaies de maréchalerie. Les descendants prennent très vite possession des lieux.

Ainsi les frères Joseph Auguste et François Désiré Prost, négociants moréziens et également directeurs d'exploitation de l'ensemble du site interviennent dans la production d'horloges d'édifice dans les locaux de la rue des Forges qu'ils achètent en 1852. Ils réalisent des produits de grande qualité. Mais emportés par le succès, ils sont pris au piège de la pénurie de charbon de bois provoquée par une demande de plus en plus forte. Ils sont contraints à alimenter leurs martinets et fournaies avec le charbon de houille en provenance du Doubs. Ils ne sont pas les seuls dans le gotha des fabricants d'horloges et des pièces détachées. En 1854 sur l'Évalude, Pierre Ambroise Griffond avait tenté d'obtenir l'autorisation de rétablir à près de 30 mètres de sa maison, un canal de dérivation, un barrage en aval du pont de Morbier et un dégorgeoir de secours, destinés à faire actionner une roue hydraulique pour sa fabrique de pignons d'horloges. En vain, le débit étant trop faible et irrégulier. Et à l'instar des Lamy Lacroix de Morez, les Paget, les Romanet de Morbier, les Arsène Cretin l'Ange, les Prost s'équipent pour améliorer le rendement des turbines hydrauliques installées vers 1850. Ils font progresser leur entreprise au cours du dernier quart du siècle. Grâce aux

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

machines à vapeur, ils ne s'installent plus au bord de l'eau pour actionner leurs engins.

Aussi les Prost frères n'ont rien à envier à leurs concurrents. Tous les fabricants horlogers sont actifs dans tout le pays, quoique leurs meilleures réalisations se signalent par leur qualité et leur décoration dans les villes et les localités proches des usines. Leurs productions bénéficient d'une renommée qui dépasse la frontière jurassienne. Les Prost remplacent par exemple les trois horloges publiques de Montbéliard en 1891. (Archives municipales de Montbéliard M6-80). Pas loin de Morez, l'église de Bellefontaine peut s'enorgueillir de son acquisition en 1896, dont le cadran extérieur sud sera remplacé en 1904 par une référence de la société "Francis Paget et Cie".

Entre 1880 et 1900, après l'arrivée des premières machines-outils importées d'Angleterre et des États-Unis, les fabricants horlogers subissent une vive pression de la concurrence étrangère. En 1881, les Prost reconstruisent les bâtiments vétustes le long de la Bienne, modifient les autres et y ajoutent une scierie. Les ateliers familiaux se tarissent. Les compétiteurs locaux baissent peu à peu les bras. Pourtant, les "Louis Delphin Odobey", les "Paul Odobey" comme les "Arsène Cretin l'Ange" (repris en 1906 par les "Établissements Labrosse") sont encore sur les rangs avec les "Prost Frères". Les modèles se ressemblent et lorsque Francis Paget reprend en 1910 la partie horlogerie de cette prestigieuse manufacture, la continuité de la production est assurée sans difficulté particulière. D'ailleurs en 1930, les Prost frères continuent leur activité dans la fabrication d'horloges d'édifice sous le nom "Prost Frères-Francis Paget et Cie successeurs". Les inscriptions portées sur le bâti où "P.F." (signifiant aussi bien Prost Frères que Paget Francis), ont certainement contribué à maintenir le nom des Prost dans la mémoire collective, bien que leurs descendants se soient égayés dans toute la France au gré des événements, des mariages et des tribulations de cette grande famille industrielle du canton de Morez. La diversification fait éclater l'usine intégrée. De grands noms se convertissent en fondeurs de cuivre et de bronze, en usinage de pièces d'horlogerie, vernisseurs, décolleteurs, ou élargissent leurs productions dans d'autres domaines totalement différents, comme la lunetterie. Les Prost n'échappent pas à cette mutation. Les ateliers "Prost décolletage" de Léon Prost, les anciennes "scieries Prost" de la Doye sont les représentants de cette éminente dynastie issue de la vallée morézienne.

La chronique du site du Bas de Morez racontée par ailleurs explique sommairement l'enchaînement compliqué des transferts de propriété entre les occupants qui se sont succédé en cet endroit.

### **Claude Prost dit Lacuzon (1607-1681)**

*En 2007, on a fêté le 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort du plus controversé héros de la Franche Comté et de son village natal Longchaumois. Commerçant à Saint-Claude, partisan de l'indépendance de sa région, il prend les armes contre les Français lorsqu'ils envahissent*

## MOREZ, VALLEE des ENTREPRENEURS

*le pays en 1636. Ceux-ci sont alliés aux troupes suédoises dirigées par Bernard de Saxe-Weimar. Surnommé Lacuzon, Claude Prost le soudard, taciturne mais combatif, arrive à se constituer une petite armée avec laquelle il ferraille en Bugey et en Bresse jusqu'à Louhans. Montaigu devient son repaire. Il s'empare de la forteresse de Saint Laurent la Roche. C'est la fin de la guerre de Trente Ans par le traité de Westphalie en 1648 qui interrompt ses exploits militaires. Vingt après, le disciple de l'indépendance reprend les armes contre Louis XIV qui éreinte les formations en déroute de Lacuzon. Comme il refuse l'annexion de la Franche Comté, le vaillant personnage s'exile dans la possession espagnole du Milanais où il meurt en 1681.*